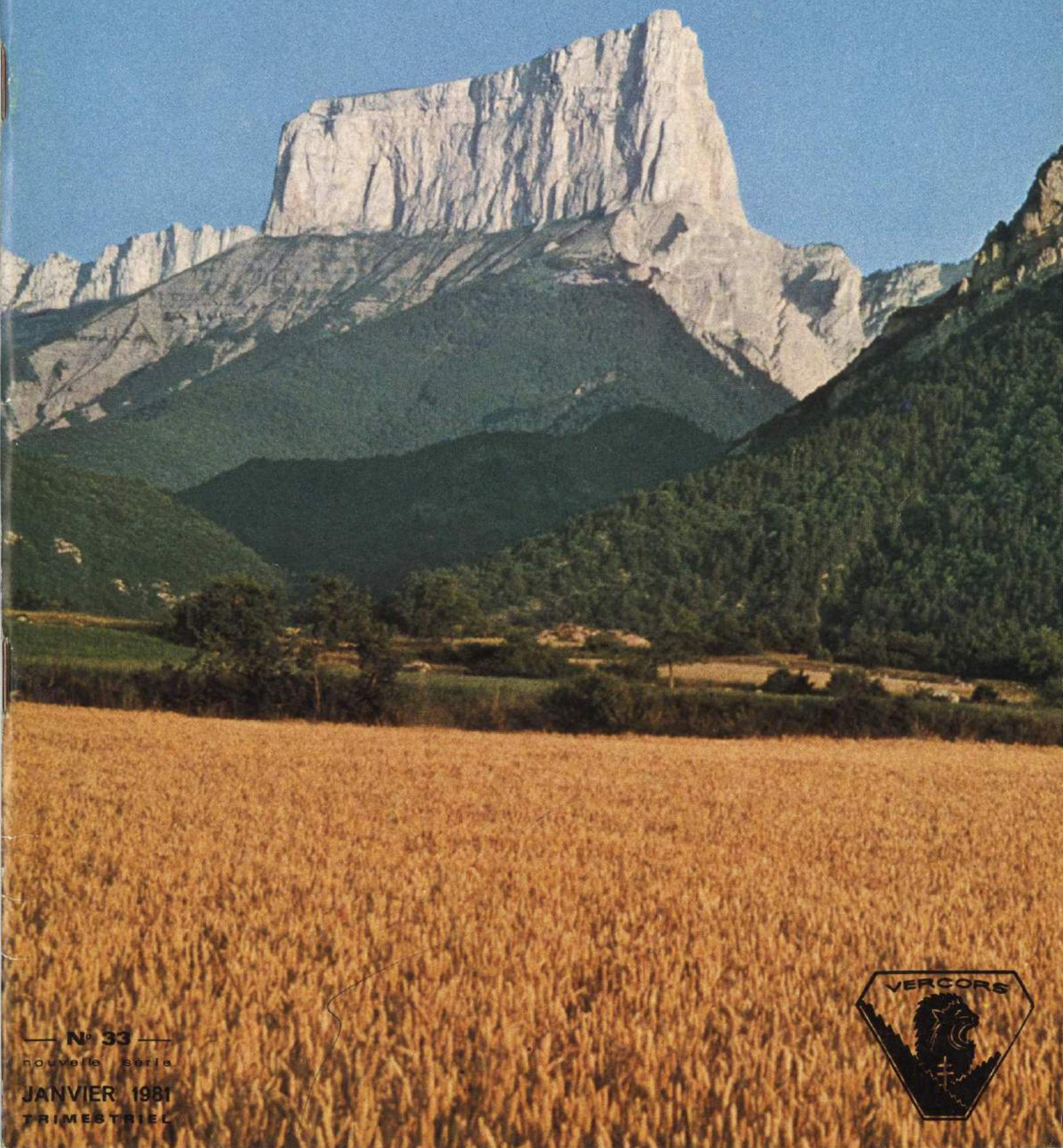


LE PIONNIER DU VERCORS

BULLETIN TRIMESTRIEL DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES
PIONNIERS ET COMBATTANTS VOLONTAIRES DU VERCORS



N° 33

nouvelle série

JANVIER 1981

TRIMESTRIEL



Bulletin trimestriel de l'Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors

Reconnue d'utilité publique
par décret du 19 juillet 1952
(J.O. du 29-07-1952, page 7 695)

Siège Social : PONT-EN-ROYANS (Isère)

Siège administratif :

26, rue Claude-Genin, 38100 GRENOBLE
Tél. (76) 54-44-95 - C.C.P. Grenoble 919-78 J



Eugène CHAVANT dit CLÉMENT

1894-1969

Chef Civil du Maquis du Vercors
Compagnon de la Libération

PRESIDENT-FONDATEUR

PRESIDENTS D'HONNEUR :

M. le Préfet de l'Isère

M. le Préfet de la Drôme

Général d'Armée

Marcel DESCOUR (C.R.)

Général de Corps d'Armée

Alain LE-RAY (C.R.)

Général de Corps d'Armée

Roland COSTA de BEAUREGARD (C.R.)

Eugène SAMUEL

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR :

Paul BRISAC, Fernand BELLIER,

Abel DEMEURE

PRESIDENT NATIONAL :

Georges RAVINET

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :

Albert DARIER

« La différence entre un Combattant et un Combattant volontaire, c'est que le Combattant Volontaire ne se démobilise jamais. »

Général KENIG.

SOMMAIRE n° 33 - nouvelle série

<i>Propos</i>	<i>Page</i> 1
<i>Vie des Sections</i>	— 2
<i>Activités - Soutien - Distinctions</i>	— 4
<i>Conseil d'Administration</i>	— 5
<i>Salle du souvenir</i>	— 6
<i>Mémorial de la Résistance de Romans</i>	— 9
<i>Joies et peines</i>	— 10
<i>Courrier</i>	— 11
<i>Tunnel du Rousset</i>	— 12
<i>Musée de Vassieux</i>	— 14
<i>Place du Maquis du Vercors à Paris</i>	— 16
<i>Le mot du Chamois</i>	— 24
<i>Les Pionniers à Paris</i>	— 26
<i>Communiqués - Informations</i>	— 36
<i>Les canons du Vercors</i>	— 37
<i>Lo Dorphe et la Dèle</i>	— 38
<i>Poème</i>	— 40
<i>En 1938 dans l'océan indien</i>	— 41

ABONNEMENT ANNUEL : 20 F

PRIX DU NUMERO : 5 F

Les articles parus dans ce Bulletin sont la propriété du « PIONNIER DU VERCORS » et ne peuvent être reproduits sans autorisation.

PROPOS

Certains pourraient se demander pourquoi, trente-six ans après, les édiles parisiens ont tenu à rendre hommage à l'héroïsme des combattants du Vercors.

Je pense quant à moi qu'il faut laisser au temps le soin de situer les événements à leur vraie place dans l'histoire.

Le retour à d'anciens et nouveaux périls pour nos libertés devait donner une actualité particulière à cette manifestation patriotique.

Quarante ans après Auschwitz, le trop fameux camp d'extermination, trente-cinq après l'effondrement des sanglantes dictatures de Berlin et de Rome, la bête immonde relève la tête. Des néo-nazis sans complexe osent faire l'apologie des massacres des juifs, des résistants, des communistes et veulent réhabiliter ceux qui dans la collaboration avec l'ennemi ont trahi la Patrie.

L'internationale noire qui s'est reconstituée sous l'œil indifférent des pouvoirs publics européens, croit que la crise économique, l'inflation et le chômage lui permettent de déclencher l'action terroriste. Pour déstabiliser les gouvernements, des bombes éclatent en gare de Bologne, à la fête de la bière à Munich, et à la synagogue de la rue Copernic à Paris, faisant de très nombreuses et innocentes victimes.

Dans un mouvement spontané de rejet du cancer antisémite et raciste, le peuple de France a manifesté son indignation dans des défilés à Paris et en Province d'une ampleur rarement égalée.

Des hommes de main de l'extrême-droite, à peine appréhendés, ont été relâchés faute de preuves et certains se préparent à d'autres crimes comme celui, heureusement manqué, de la Bourse de Paris.

La terreur et les campagnes racistes ont pour but, le scénario est devenu classique, de faire croire à une opinion publique traumatisée la nécessité d'un Gouvernement fort, dirigé par des chefs d'Etat musclés comme Pinochet, Kadhafi et consorts.

Il faut se souvenir qu'après la défaite de 1940, la Résistance avait un double but : la délivrance du pays et le rétablissement des libertés, supprimées conjointement par l'Etat dit Français et ses Maîtres Hitlériens. Nos héros tombés dans les maquis, nos déportés qui ont fini leurs jours dans la souffrance et la torture seraient-ils morts en vain ? Non, les Français n'accepteront jamais que leurs compatriotes juifs soient traqués ou disparaissent dans des chambres à gaz et refuseront que soient supprimées leurs libertés les plus sacrées.

C'est donc un réconfort pour les Résistants qu'un hommage leur soit rendu par le Maire de Paris et le Grand Chancelier de l'Ordre de la Libération, en donnant à une place de la capitale le nom d'un haut lieu de l'Epopée Française.

Raymond FISCHER,

(Capitaine Giboin commandant
la Compagnie de Génie du Vercors)
Président de l'Union des Villes
et Pouvoirs Locaux.

VIE DES SECTIONS

ROMANS - BOURG-DE-PÉAGE

Plusieurs camarades sont actuellement affectés par la maladie et nous voudrions présenter nos meilleurs vœux de prompt guérison ou rétablissement à Mme Bardin, épouse de notre ami Baby qui a subi une délicate intervention ; à notre camarade Auguste Vincent, en maison de repos à Villard-de-Lans ; à Dominique Israël qui est en cure au Plateau d'Assy. Nous espérons les revoir bientôt parmi nous.

Décès. — Une foule considérable a assisté aux obsèques de Mme Jeanne Taravello, décédée à l'âge de 80 ans. Elle était l'épouse d'Octave Taravello et la mère d'Alphonse Taravello, tous deux de la Section de Romans-Bourg-de-Péage. Le comportement de cette épouse et mère de Résistant lui avait acquis la reconnaissance et l'estime de tous, et lui font emporter avec elle des regrets unanimes.

Le 27 septembre dernier, décédait accidentellement Thierry Bouchier, à l'âge de 20 ans. Ses obsèques, auxquelles assistaient de nombreux Pionniers du Vercors, ont eu lieu mardi 30 septembre à Bourg-de-Péage. Thierry, qui venait à peine de terminer son service militaire, était le fils de notre camarade Paul Bouchier et le neveu du colonel Louis Bouchier, Président de la Section de Romans et Vice-Président National de notre Association.

Nous renouvelons aux familles dans le deuil nos condoléances attristées.

VALENCE

Mardi 23 septembre, a eu lieu le mariage de notre camarade Archinard Yves, de Bésayes. La cérémonie a eu lieu dans la plus stricte intimité. Tous nos vœux de bonheur aux époux.

Le 19 septembre, nous avons eu la tristesse de perdre notre bon camarade André Fourel, de Bourg-lès-Valence, arraché très brutalement à l'affection des siens. Une foule considérable assistait à ses obsèques civiles. La Section de Valence avec de nombreux membres et le fanion a déposé le chamois funéraire sur le cercueil. A sa chère épouse, à ses enfants ainsi qu'à toute sa famille, nous présentons nos bien vives condoléances.

Le lundi 20 octobre, ont eu lieu les funérailles de M. Nalle Alexandre, de Peyrins, combattant de 1914-18. Il était le beau-père de notre camarade Félix Pierre de Valence. Nous l'assurons de notre profonde sympathie.

Devant la stèle qui commémore les combats de La Rochette-sur-Crest, la traditionnelle cérémonie anniversaire s'est déroulée le dimanche 28 septembre. Le Président Manoury déposait la gerbe des Pionniers. Puis c'était l'appel des morts et la minute de silence. Un repas en commun, à Vaunaveys, terminait la journée, dans une chaleureuse fraternité d'armes renouvelée.

Notre camarade Charles Follet, grande figure de la Résistance drômoise, nous a quittés au début de novembre. On trouvera dans la rubrique « Joies et peines » le texte de l'adieu prononcé par notre camarade Pierre de Saint-Prix, Président des C.V.R. de la Drôme et Vice-Président National des Combattants Volontaires de la Résistance, à ses funérailles.

VILLARD-DE-LANS - RENCUREL SAINT-JULIEN-EN-VERCORS SAINT-MARTIN-EN-VERCORS

Cérémonies à Paris. — Le « scribe », pour raisons de santé et à son grand regret, n'a pas pu y participer, mais il est heureux de pouvoir rapporter la satisfaction de tous les Villardiens, parisiens pour quatre jours, qui sont revenus enchantés de leur voyage (52 signatures me l'ont prouvé). Dans ce Bulletin, vous pourrez lire le compte rendu du Secrétaire National Darier, l'organisateur, que nous félicitons vivement.

11 novembre. — L'anniversaire de l'Armistice de 1918 a été célébré avec un éclat particulier, dans la dignité et la ferveur, par tout le monde villardien : enfants des écoles, municipalité, personnalités, pompiers, clergé, tout le monde combattant et par les Pionniers à Villard et à... Paris.

Bienvenue. — Nous sommes heureux d'accueillir dans notre Section, comme membre participant, Mme Marie-Hélène Lugan. Tous les Pionniers se souviennent avec émotion du jeune Henri Lugan — son frère — et d'Alexis Vert, tombés à la Sapine le 1^{er} août 1944.

Naissance. — Le 20 juin dernier arrivait en ce monde Sylvain Dodos, fils de Marie-Christine et Roger Dodos, et petit-fils de nos amis Georges Mayousse, membre du bureau et Léon Dodos, Pionnier. Nos vives félicitations.

Générosité. — Le Bureau remercie vivement Gabriel Piège pour son don généreux à la Section, à l'occasion de la première perception de sa retraite du combattant. Les familles Gervasoni et Sebastiani ont tenu à ce qu'une partie de la quête faite au mariage d'Agnès et Frédéric, soit attribuée à la Section des Pionniers. Nous les en remercions avec nos meilleurs vœux aux jeunes époux.

Remerciements. — Nous tenons à dire toute notre gratitude aux dames et demoiselles de l'Office du Tourisme de Villard-de-Lans qui, malgré leur travail absorbant, participent à la vie de la Section en nous rendant de nombreux services : vente de cassettes, guides, bulletins, renseignements éclairés aux touristes d'été et d'hiver sur le Vercors historique. Un grand merci pour leur inlassable gentillesse.

Nécrologie. — Nous avons appris avec tristesse, le 20 novembre, le décès de Mme Troussier, mère de notre ami Francisque Troussier. Dans les jours sombres de la Résistance, Mme Troussier, avec une discrétion efficace nous a beaucoup aidés. A notre ami Francisque et à toute sa famille, nous renouvelons nos sincères condoléances.

Le vendredi 28 novembre, les Pionniers du Plateau, les membres de l'U.M.A.C., très attristés, accompagnaient à sa dernière demeure au cimetière de Villard-de-Lans leur regretté camarade et ami Clément Beaudoin. Le colonel Bouchier, Vice-Président National a rendu, au nom de tous, dans l'allocution suivante, un émouvant et dernier hommage :

« Clément Beaudoin nous quitte. Nous perdons aujourd'hui un camarade, un ami. Nous avons fait un long chemin ensemble et vécu en commun la tragique épopée du Vercors. Rappelons qu'il fut l'un des premiers lorsque la Résistance prit naissance sur le Plateau. Rappelons-nous aussi qu'il fut l'un des plus fidèles et des plus constants dans ses amitiés comme dans ses convictions. Mettre en place les structures nécessaires à l'accueil de ceux qui ne voulaient pas subir les exigences de l'occupant, ne fut pas chose simple. Ce fut, dès 1942, la mission des responsables de Villard-de-Lans. D'emblée, Clément Beaudoin leur apporta son aide. Attaché à son village et à sa terre, il prenait là d'énormes risques, car en ce temps-là l'armée allemande était encore victorieuse sur tous les fronts. Il le fit cependant avec la tranquille conviction de savoir où il allait et la certitude qu'il n'existait pas de voie meilleure. De 1942 jusqu'à la Libération, il œuvra donc avec l'efficacité et l'assurance de celui qui se sait dans le bon chemin, accueillant et hébergeant chez lui de nombreux maquisards, mettant sa ferme à la disposition des responsables de la Résistance pour leurs réunions ou les cachant lorsqu'ils étaient recherchés. Il le fit de tout cœur, et notre camarade Jacques Samuel ne cesse de le rappeler, comme il ne cesse de rappeler l'indéfectible amitié qu'il lui porte depuis ce temps-là. Ame simple et directe, son action, entreprise en dépit des dangers, lui procure toujours la paix de l'esprit et du cœur, car aussi modeste et effacée fut-elle, elle contribua cependant à aider la France à recouvrer la Liberté. C'est cela dont nous devons nous souvenir au moment où il nous quitte, et ne jamais l'oublier.

« A son épouse qui le seconda si bien dans tous ces moments tragiques, à toute sa famille, je renouvelle ici les condoléances attristées de tous les Pionniers du Vercors, ainsi que les excuses de notre Président National Georges Ravinet qui, étant malade, n'a pu se joindre à nous. Je lui dis aussi la peine et la tristesse qui est la nôtre, de voir disparaître aujourd'hui un camarade dont l'action et l'amitié furent en toutes occasions aussi exemplaires. »

Sur son cercueil recouvert du drapeau tricolore, gardé par les deux drapeaux, le Président Tony déposa le Chamois de l'Association et Sébastiani la plaque funéraire de l'U.M.A.C. Une minute de silence termina la cérémonie.

Don. — Nous remercions Mme Marie Beaudoin pour son don généreux fait à la Section, en mémoire de son mari Clément Beaudoin décédé. Mme Beaudoin est déjà membre participant.

**Vous avez bien noté
que la prochaine**

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

se tiendra

LE SAMEDI 16 MAI 1981

à

VILLARD - DE - LANS

Réservez cette date

et n'oubliez pas

de vous faire inscrire

pour le repas

ACTIVITÉS

Après la période d'été où de nombreuses cérémonies et manifestations se sont traditionnellement déroulées, l'automne voit un ralentissement de l'activité extérieure.

Nous noterons la présence, le dimanche 21 septembre, du Président National G. Ravinet et du Secrétaire A. Darier au rassemblement annuel des Femmes Résistantes de l'Isère.

Au cours de la matinée, conduites par Mmes Simone Bertrand et Marguerite Monval, elles déposaient chacune un petit bouquet de fleurs fraîches au Monument de l'Ecureuil à Seyssinet. Puis elles se rendaient au Cimetière de Saint-Nizier pour y déposer une gerbe en hommage aux Combattants et Victimes du Vercors.

Le 19 octobre est l'anniversaire de l'accident d'un avion de l'Escadron « Vercors », basé à l'époque à Reims, qui fit cinq victimes à Damery, près d'Epervain. L'Association a participé à l'érection d'une stèle auprès de laquelle a lieu chaque année une cérémonie avec l'Escadron, l'Amicale des F.F.I. d'Epervain et les Pionniers du Vercors.

Cette année, l'Association était représentée par A. Croibier-Muscat, du Bureau National qui s'y est rendu avec le Drapeau. L'Escadron « Anjou » de la Base d'Evreux avait envoyé une délégation et celle de l'Escadron « Vercors » comprenait le capitaine Ferrari, l'adjudant-chef Bourguignon et les sergents-chefs Bernard et Legac.

Ce même dimanche 19 octobre, le Président G. Ravinet et le Secrétaire A. Darier avaient tenu à assister à une journée bien sympathique à l'Auberge des Montauts à Bois-Barbu. Le commandant Yves Morineaux (Bateau au Vercors) avait eu l'idée de rassembler les camarades de son détachement pour des retrouvailles collectives et amicales, après trente-cinq ans.

C'est ainsi qu'une quarantaine de personnes, anciens maquisards et épouses, après s'être réunis chez Mme Alfred Montabon, s'arrêtèrent d'abord au Cimetière de Saint-Nizier pour une halte-souvenir. Puis, l'on se dirigea vers le restaurant de notre camarade Pierre Magnat à Bois-Barbu. Le temps n'était pas très beau, mais ne perturba nullement l'ambiance excellente du repas mijoté par notre hôte de la meilleure façon.

Des réunions de ce genre, dans le souvenir du temps du maquis, sont toujours réconfortantes et marquent la permanence des liens d'amitié scellés entre des hommes ayant vécu l'aventure du Vercors.

Une seule ombre à la journée, l'absence de notre camarade Alfred Montabon, actuellement à la clinique et à qui tous ont souhaité un prochain et complet rétablissement.

SOUTIEN

10 F

Margueron Gaston, Dumoulin André, Castagna Raymond.

15 F

Favier Jean.

20 F

Séguy Robert, Rebatel Martial, Moine Charles, Seyve René, Thackthwaite Henry, Ermacora Henri, Michel André, Mme Repellin Robert, Reynaud Marcel, Gervasoni Antoine, Vial Edouard, Mme Trignat Sylvane, Mme Blum-Gayet Germaine, Sambarin Gabriel, Bonnaure Louis.

30 F

Morin, Mme Bertrand Simone, Hervochon René.

40 F

Michaud René, Samuel Eugène.

70 F

Estassy Charles, Mme Brun Louis, Costet André.

100 F

Guichard.

120 F

Mme Carminati Irma.

200 F

Verrier Marcel.

230 F

Lamarca Vincent.

500 F

Imprimerie Nouvelle Valence.

Liste arrêtée le 25 novembre 1980.

(à suivre).

Distinctions

Notre camarade Raymond Castagna de Marseille nous informe qu'il vient de recevoir sa carte de Combattant Volontaire de la Résistance (C.V.R.) ainsi que la Croix du Combattant Volontaire 1939-1945.

Madame Précigoux de Brignoud, mère de notre camarade Léon Précigoux, tué à Vassieux, avait sollicité l'attribution de l'insigne des « Mères de Morts pour la France ». Nous avons été avisés par M. le Maire de Villard-Bonnot que cet insigne lui serait officiellement remis à l'occasion de la prochaine Fête des Mères.

Nous sommes heureux de féliciter notre camarade l'Abbé Pierre — Henri Grouès — qui vient d'être élevé tout récemment au grade d'Officier de la Légion d'Honneur, au titre de la promotion exceptionnelle des Droits de l'Homme.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DU SAMEDI 6 DÉCEMBRE 1980

Présents : François G., Croibier-Muscat A., Sébastiani L., Arribert E., Buchholtzer G., Mucel E., François L., Daspres L., Laurent P., Manoury M., Benmati A., Gaillard C., Rossetti F., Bouchier L., Cloître H., Chabert E., Dentella M., Ravinet G., Darier A., Blanchard J., Beguin R.

Excusés : Drevet F., Cocat H., Bellot P., Valette H., Repellin M., Gervasoni T.

Auditeurs : Odeyer E., Tanant P.

La séance est ouverte à 14 heures par le Président Ravinet.

Procès-verbal de la réunion du 6 septembre 1980 : Adopté.

Compte rendu financier. — Le Trésorier François G. donne la position de la trésorerie à fin novembre avec quelques commentaires. Le Conseil est amené à discuter du paiement des travaux d'entretien du Cimetière de Saint-Nizier.

Activités. — Le Secrétaire Darier A. rappelle les diverses activités du dernier trimestre reprises par ailleurs dans ce Bulletin. Pour le prochain trimestre, la date de la cérémonie anniversaire de la mort du Président Chavant est fixée au **dimanche 1^{er} février 1981**.

Inauguration de la place du Maquis-du-Vercors à Paris. — Elle a eu lieu le samedi 8 novembre, à 15 h 30. Le Conseil entend un compte rendu détaillé par le Secrétaire faisant ressortir l'ambiance de la cérémonie, un commentaire sur les deux discours, du Chancelier de l'Ordre de la Libération et du Maire de Paris, la présence d'un détachement du 7^e Bataillon de Chasseurs Alpains et la fanfare du 6^e B.C.A. (obtenus par notre Président d'Honneur le Général Costa de Beauregard). A préciser également un point très important : bien que réalisée sur intervention de l'Association des Pionniers du Vercors, l'attribution du nom du Maquis du Vercors à une place de Paris a donné lieu à une cérémonie d'inauguration mise sur pied exclusivement par la Ville de Paris tant au niveau de l'organisation que du programme. Il faut remercier le Général Simon de l'avoir personnalisée dans son discours.

Réception à l'Hôtel de Ville de Paris. — Les Pionniers se sont retrouvés en fin d'après-midi à l'invitation du Maire de Paris dans les salons de l'Hôtel de Ville où une foule importante se pressait. Ils purent écouter une prestation de la fanfare, et passer là quelques moments de détente.

Signalons pour terminer la discrétion de la presse parisienne sur cette cérémonie.

Voyage à Paris. — L'inauguration de la place du Maquis-du-Vercors a été le prétexte du voyage annuel de l'Association. C'est ainsi qu'un car d'une soixantaine de participants est parti du Dauphiné pour un séjour du 8 au 11 novembre. Dans le présent Bulletin, on trouvera le détail de ces quatre journées qui semblent avoir laissé un excellent souvenir à chacun : dépôt de gerbe à l'Arc de Triomphe, visites du Mont-Valérien et du Musée de l'Ordre de la Libération, de la Maison de la Radio, promenade sur la Seine et enfin les participants ont assisté à la cérémonie du 11 novembre commémorant l'Armistice de 1918.

Salle du Souvenir à Vassieux. — Depuis la dernière réunion du Conseil le 6 septembre dernier, la construction est sortie de terre, le gros œuvre pratiquement terminé ainsi que la dalle du toit. Ce travail s'est accompli sous les directives de l'architecte P. Maillot, avec la présence aux réunions de chantier du Secrétaire Darier. Au niveau des finances, la question est suivie de très près. Il faut espérer que ne surgiront pas trop de difficultés pour boucler le budget prévu et disponible.

Une question devient très importante dès à présent, qui est le fonctionnement de cette « Salle du Souvenir » à partir du printemps prochain. Le Conseil est donc appelé à discuter de ce problème et des impératifs qu'il comporte à différents points de vue. Après avoir déjà été décaignée par le Bureau National, la discussion par les membres du Conseil d'Administration et les décisions prises devront permettre l'organisation du fonctionnement dès la prochaine réunion du Conseil au mois de mars 1981, avec l'aide des Présidents de Section.

Vœu. — Le Conseil d'Administration, sur intervention du colonel Tanant, émet un vœu concernant la conservation de certains lieux historiques du Vercors.

Cérémonie anniversaire de Vassieux le 19 juillet 1981. — Une haute personnalité a été invitée à présider cette cérémonie, suivant la décision du dernier Conseil. Sa réponse incite à reporter la question au mois de mai, après la constitution du nouveau gouvernement qui suivra l'élection présidentielle.

Travaux annexes au Cimetière de Vassieux. — Le contact devra être repris avec la Direction de Lyon des A.C. au sujet de ces travaux pour 1981.

Pas de l'Aiguille. — L'achat du terrain pour la construction de la stèle est en cours de réalisation et sera activé pour permettre la réalisation au printemps prochain.

Travaux au Cimetière de Saint-Nizier. — Un projet va être établi pour des travaux concernant l'environnement du cimetière, par un paysagiste.

Plaque à Saint-Nizier. — L'autorisation de pose d'une plaque à Saint-Nizier à la mémoire de nos camarades Bocq et Tarze a été accordée par la municipalité de Saint-Nizier. Elle pourra être mise en place pour la cérémonie du 14 juin 1981.

Résistance Unie. — Un courrier sera adressé au sujet de l'intervention faite par M. Dentella et A. Darier à la dernière réunion et qui n'a pas paru au procès-verbal.

Chamois funéraires. — Cet insigne, créé par l'Association pour remplacer la gerbe aux funérailles des membres adhérents, peut être acquis par les familles de **combattants du Vercors** au prix de 150 F, pour ceux qui ne sont pas membres.

Prochaine réunion. — Le Conseil se réunira le samedi 14 mars 1981.

NOTRE SALLE DU SOUVENIR

Ainsi l'idée du « Chamois » — qu'il avait depuis longtemps — exprimée dans le Bulletin n° 12 d'octobre 1975, va enfin se réaliser matériellement. Notre « Salle du Souvenir » au Cimetière de Vassieux est maintenant debout.

Durant ces cinq années, l'idée a longuement mûri, puis elle a été mise en forme, étudiée en détail, calculée. Il a fallu ensuite solliciter des aides, parfois refusées, apporter des modifications au projet initial. Il a fallu aussi le défendre, contre quelques-uns qui souriaient en ne lui donnant aucune chance, contre d'autres qu'il gênait. Il a fallu surmonter des difficultés de dernière heure. On entend dire souvent que la Résistance, ça ne compte plus, qu'elle est oubliée parce qu'elle est bien loin dans le temps, et surtout qu'il ne faut pas demander de l'argent pour la perpétuer. Il est vrai que quelques-uns qui prétendent l'avoir faite ont oublié beaucoup de choses et que nous ne sommes plus très nombreux, chaque jour de moins en moins. Mais notre persévérance, nos efforts ont pourtant abouti.

Le Conseil Général de l'Isère et celui de la Drôme ont prouvé qu'il fallait encore y croire et nous ne saurons assez remercier ceux de nos amis qui, dans les deux Assemblées départementales nous ont soutenus.

Le cheminement de notre projet, les lecteurs attentifs — ils le sont presque tous — l'ont suivi depuis cinq ans dans notre Bulletin et les comptes rendus des Conseils d'Administration. Le résultat est là aujourd'hui. Alors, que sera cette « Salle du Souvenir » ?

Sur la page suivante, on pourra en voir le plan et une perspective donnant son allure architecturale.

Le principe conçu par l'auteur du projet — notre camarade Pierre Maillot — en accord complet avec l'Association, a été d'en faire un lieu à la fois de recueillement et d'information, et seulement cela, à l'exclusion de toute forme ou allure de musée, très difficile à réaliser pour qu'il ne soit pas désespérant ou voué au culte de la personnalité : la Résistance doit reconnaître des mérites semblables à ceux qui l'ont organisée, conduite et qui en sont sortis vivants, comme à ceux qui n'ont fait que se battre et qui ont donné leur vie.

Le recueillement doit être obtenu — après ou avant la visite du Cimetière — en descendant quelques marches d'escalier pour pénétrer dans une salle nue, faiblement éclairée, comme une crypte.

Au fond de la salle, tracés en creux dans le mur, les seuls signes allégoriques indiquant que le maquis du Vercors a vu réunies toutes les convictions religieuses, confessionnelles et philosophiques.

L'information aura une double forme. D'abord, une projection d'une quinzaine de minutes d'images commentées résumant l'essentiel de l'histoire du maquis du Vercors et de Vassieux qui doit être connu des visiteurs. Cette information audiovisuelle sera complétée par la présence d'un membre de l'Association à la disposition du public.

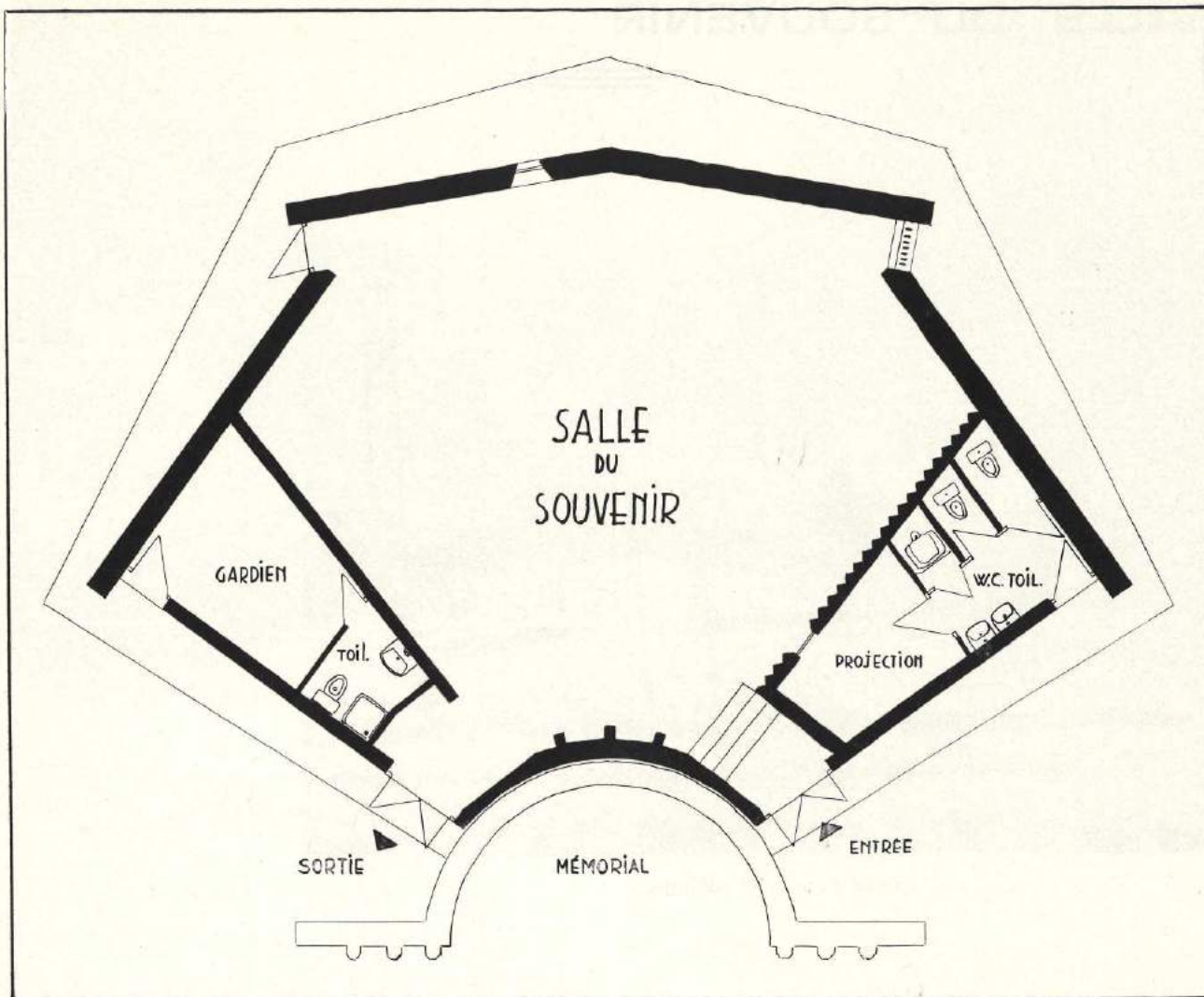
Pour le bâtiment, ajoutons afin d'être complet qu'il comporte un local réservé au gardien et également — contingence matérielle mais absolument indispensable en ce lieu — des W.C., dont l'un conçu pour les handicapés. Précisons encore que la salle elle-même sera accessible aux handicapés.

Quant au fonctionnement de cette « Salle du Souvenir », le Conseil d'Administration prendra, dès sa prochaine réunion, les dispositions nécessaires pour qu'elle soit ouverte en permanence pendant la bonne saison, en un premier temps du 15 juin au 15 septembre.

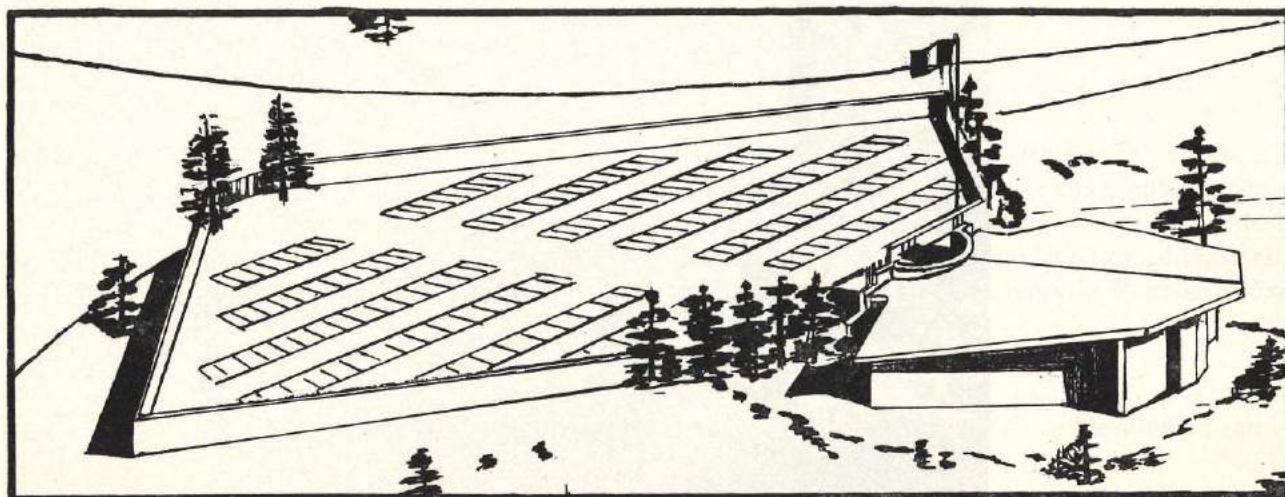
En dehors de cette période et en fonction des conditions météorologiques, elle pourra être ouverte au printemps et à l'automne, pendant les week-ends et les jours de fête.

Comme le Cimetière et le parking, la « Salle du Souvenir » de Vassieux est la propriété de l'Association. Nous aurons, en plus de la mission de son fonctionnement dans les meilleures conditions, la charge de son entretien, l'Association recevant les dons à cet effet. Nous pouvons rappeler à cette occasion, que si les Conseils Généraux de la Drôme et de l'Isère ont financé l'essentiel de la construction, une somme importante provenant d'un don généreux à la liquidation de la « Société La Gerbe » de Valence, il y a quelques années, et réservé depuis, a permis de compléter le financement.

Actuellement, les travaux de gros œuvre sont pratiquement terminés. Les finitions et installations intérieures suivront d'ici le printemps et, ainsi que l'a décidé le Conseil d'Administration, la « Salle du Souvenir » sera inaugurée le 19 juillet prochain, jour de la cérémonie officielle commémorant le trente-septième anniversaire des Combats du Vercors.

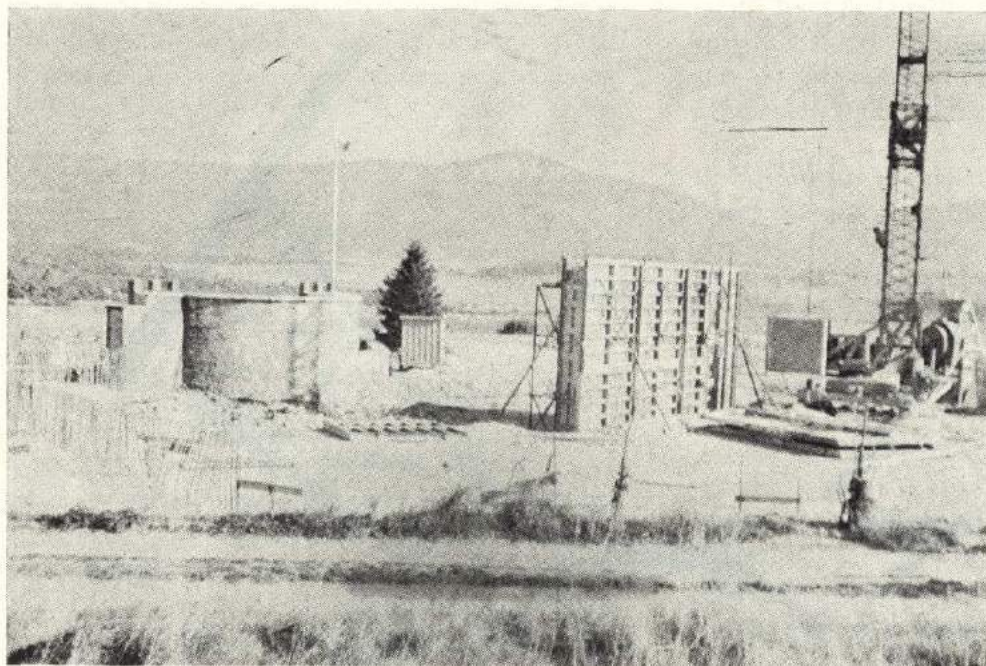


Plan.

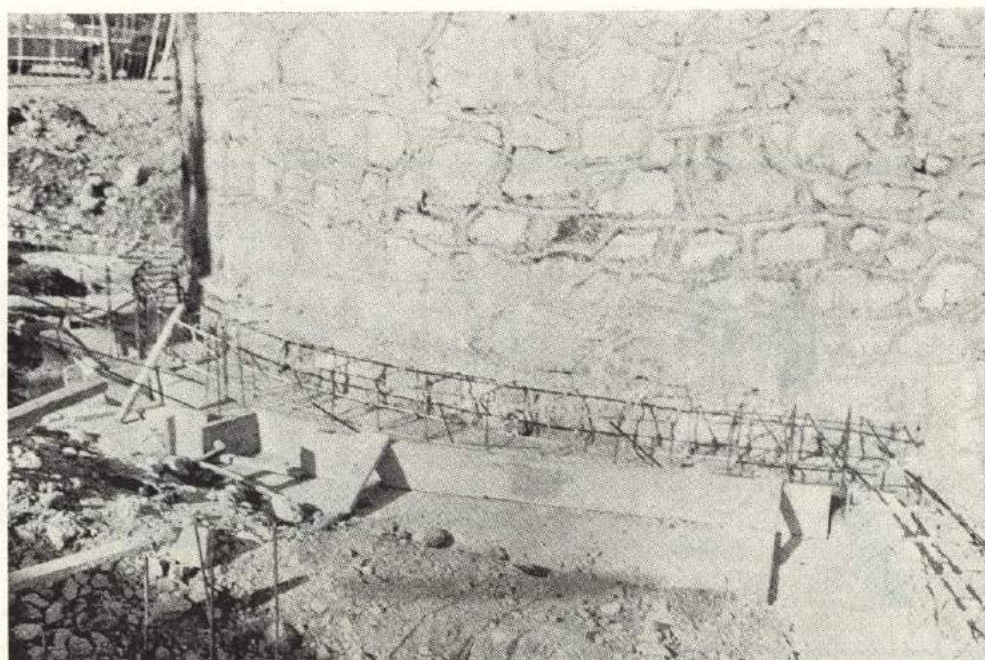


Perspective.

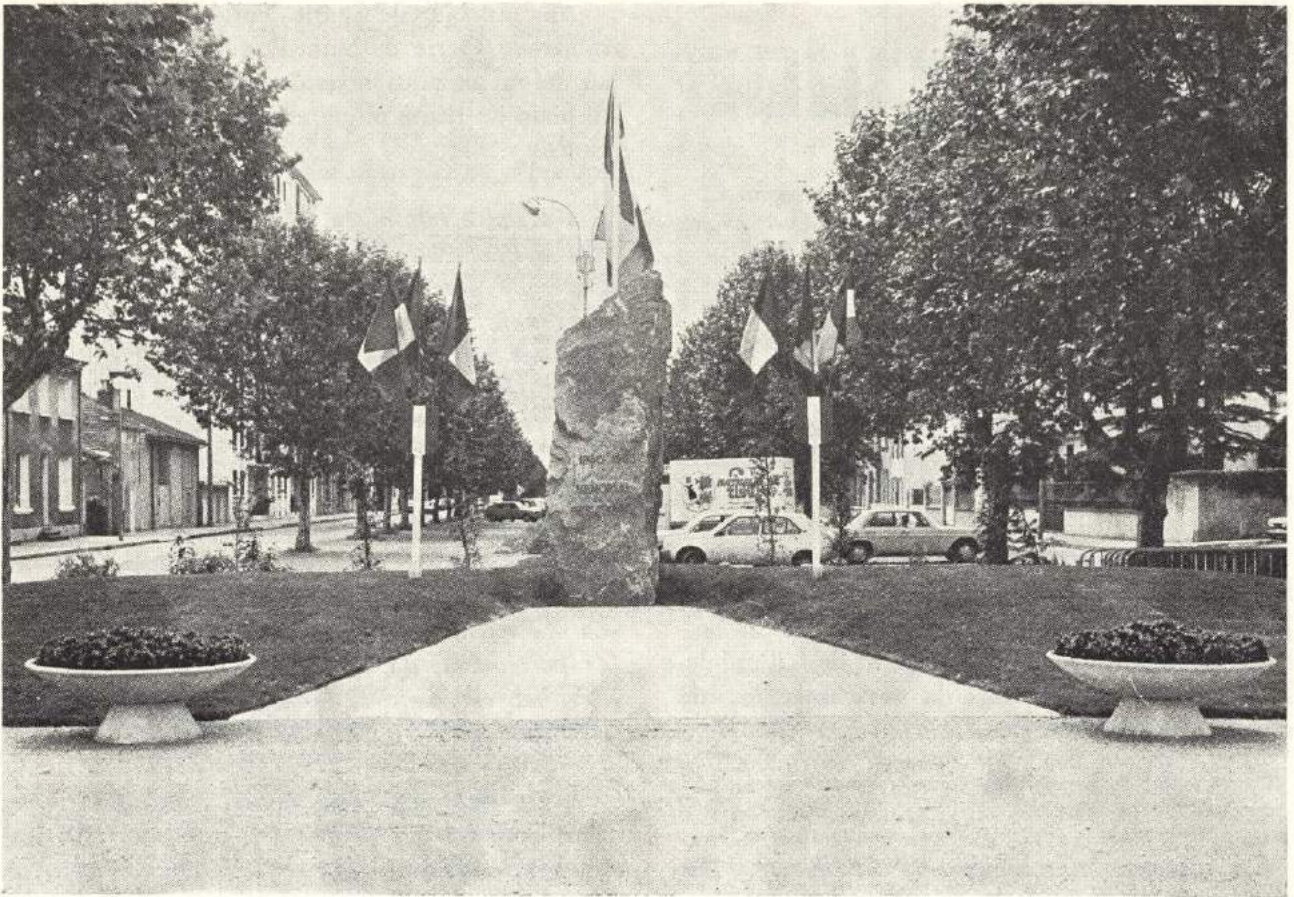
SALLE DU SOUVENIR



Pose du premier coffrage.



Ferrailage sur les fondations du Mémorial.



MEMORIAL DE LA RESISTANCE A ROMANS

Dans « Le Pionnier du Vercors » n° 31, page 4, de juillet 1980, nous avons rendu compte de l'inauguration à Romans, le 8 mai, du Mémorial de la Résistance, à l'érection duquel a participé la Section locale des Pionniers du Vercors de Romans-Bourge-de-Péage.

Voici une photographie de ce Monument, fait :

*« Pour interdire au temps de cicatriser
les plaies encore ouvertes de la mémoire ».*

Joies et peines

Nous avons été heureux d'apprendre la naissance, le 15 novembre 1980, de Fabrice, petit-fils de notre camarade Pierre-Camille Cecchetti.

Nous souhaitons un rapide et complet rétablissement à Antoine Nal, de Die, à Henri Cocat et Pierre Belot, Président et Vice-Président de la Section de Grenoble, à Alfred Perriard de Villard-de-Lans, ainsi qu'à tous ceux de nos camarades qui sont touchés par la maladie.

La rubrique nécrologique de l'Association est encore bien fournie malheureusement et nous déplorons plusieurs décès dans nos rangs.

Les obsèques de *Paul Perron-Bailly*, 77 ans, ont eu lieu le 16 novembre à l'hôpital civil de La Tronche. Il était un ancien de la compagnie Brisac.

Léon Janin-Reynaud, de Voiron, est décédé dans sa 81^e année, le 21 septembre. Ancien de 1914-18 où il avait devancé l'appel de sa classe, mobilisé en 1939, fait prisonnier à Dijon, il avait réussi à s'évader et de retour à Grenoble, était entré immédiatement dans la Résistance, prenant dès le début des contacts avec Eugène Chavant. Son école de l'Abbaye abrita souvent le futur Chef civil du Vercors, et c'est là qu'il venait lorsqu'il ne put plus aborder la rue Aristide-Bergès. Il était un des fidèles membres de l'Association depuis sa création.

Gabriel Arnaud de Grenoble, membre participant, a été inhumé le 23 octobre à Rencurel.

Les obsèques de *Charles Herbaut* ont eu lieu le 17 novembre à Jonquerettes, dans le Vaucluse, où il s'était retiré. Décédé après une très longue maladie, Charles Herbaut était chargé de l'instruction à l'Etat-Major du Vercors. Il fut de nombreuses années au service de l'Organe Liquidateur du Vercors puis secrétaire de l'Association.

Clément Beaudoin, de Villard-de-Lans, a été inhumé le 28 novembre (voir la rubrique de Villard-de-Lans).

Aux obsèques de Charles Follet, à Valence, notre camarade Pierre de Saint-Prix a prononcé l'adieu au défunt et nous nous devons de reproduire ici ce texte de haute tenue et d'une particulière résonance :

« *Rendre hommage à notre ami disparu, alors que le Père Pelle vient de le faire si bien et avec toute son âme ; dire ce que Charles Follet a été pour nous, Résistants, ce qu'il a donné inépuisablement de lui-même à Valence, à la Drôme, à la France, et rappeler aux jeunes qui sont ici l'exemple qu'il leur laisse ; ce n'est déjà pas chose facile... Mais quand on a le rare privilège et l'honneur de parler au nom de la Résistance, on n'est pas seulement tenté de faire revivre le grand compagnon qui nous a quittés. On peut voir au delà de la conjoncture historique, marquée par l'occupation de notre pays... On veut essayer de saisir ce qu'il y avait de permanent, d'essentiel — disons le mot : de spirituel — dans ce prodigieux mouvement de libération qu'on appelle la Résistance.*

« *Par cette voie, nous remonterons aux sources, nous apprendrons peut-être à connaître plus intimement notre ami, dont la vie intérieure, très riche et complexe, avait ses secrets...*

« *Aussi bien, tout nous invite ici à nous dépasser : ces voûtes profondes, cette liturgie, cet orgue illustre trois fois centenaire, et la présence des amis de notre camarade qui entourent de leur affection fraternelle sa famille brisée par le chagrin.*

« *Jeune combattant de la guerre de 1914, Charles Follet défend son pays pied à pied ; il défend un territoire, mais aussi une forme républicaine de gouvernement. Car son patriotisme est fait d'un amour instinctif du sol joint à un vif sentiment de la Justice. Pendant tout l'entre-deux-guerres, et jusqu'à son dernier souffle, une exigence de progrès social ne cessera pas de l'animer. Mais doué d'un jugement très sûr, il entrevoit déjà le drame qui va déchirer les sociétés d'aujourd'hui. Que celles-ci soient de structure totalitaire ou démocratique, fatalement l'individu et la collectivité s'y affrontent, se heurtent. Un déséquilibre croissant s'établit entre les droits naturels de l'Homme et du Citoyen — en première ligne de ces droits : la Liberté — et les devoirs, ou plutôt les contraintes, administratives et autres, qui peu à peu transforment les individus en robots, en esclaves privés d'âme.*

« *La guerre de 1939 et la défaite de 1940 placent notre ami devant un dilemme crucial. Le bon citoyen qu'il est doit répondre immédiatement à la question : Faut-il se soumettre à un gouvernement imposé par l'ennemi ? Ou faut-il rompre brutalement le contrat social, l'allégeance qui oblige le*

citoyen à servir son pays les yeux fermés, quel que soit son maître ?

« A cette sommation de la conscience morale, combien de Français se sont abstenus de répondre sur-le-champ, abruptement, comme l'a fait notre ami ! Son refus a été catégorique, incoercible mais — il convient de le souligner — il ne lui a été dicté par aucune idéologie. S'il a répondu à l'Appel du 18 juin, c'est que déjà son âme noble avait dit NON à l'attentisme, à l'opportunisme, au double jeu, à l'habileté manœuvrière dont on voulait — dont on veut encore — nous faire croire qu'ils constituent une méthode de gouvernement, alors qu'ils sont tout simplement l'alibi de notre lâcheté.

« Cette « résistance à l'oppression », un des quatre droits naturels reconnus à l'Homme et au Citoyen par la fameuse déclaration de 1789, ne traduisait pas seulement la réaction épidermique d'un Français chatouilleux, d'un Parisien frondeur, celle, par exemple, que nous éprouvons à la vue d'une croix gammée. Elle ne signifiait pas davantage que nous regrettions la France d'avant-guerre dont les compromissions et les complaisances à l'égard du nazisme nous donnaient encore la nausée. Cette « résistance à l'oppression » plongeait ses racines beaucoup plus loin, au plus profond de notre âme, ce lieu spirituel, secret et sacré, que n'atteint aucune souillure, et qui n'accepte que les valeurs absolues.

« Bien entendu, nous nous sommes tout de suite reconnus, entre nous qui refusions de courber l'échine. Charles Follet devint immédiatement un des animateurs de ce petit groupe de Drômois, qui, ayant rompu le pacte social, se sentaient éperdument libres, dans une France bâillonnée et asservie. Dès lors, à tous risques, il s'est lancé dans la folle aventure. Il a fait tout ce qu'il était interdit de faire : faux papiers, distribution de tracts, renseignement, camouflage des jeunes du S.T.O., mise sur pied des futures municipalités avec Hérol et Bouchier, toute une organisation clandestine, à laquelle le prédestinaient à la fois ses méthodes de travail et son don du commandement.

« Sa parfaite connaissance des ressources agricoles de la Drôme allait lui permettre de créer un réseau serré de producteurs de céréales et d'éleveurs, dont le rôle a été capital pour le ravitaillement des maquis en pain et en viande. Nul mieux que lui, et notre cher André Planel, son adjoint, ne savait convaincre les agriculteurs de planquer les jeunes réfractaires et de camoufler des denrées alimentaires en prévision de la Libération.

« On peut dire que Follet a été l'organisateur de la résistance « passive » des paysans drômois. »

COURRIER

La fin de la belle saison qui voit les derniers départs en vacances, nous a apporté encore quelques cartes postales :

Mimi et Lolo Grassi, de Fès ; M. et Mme Marcel Cavaz, de Vichy ; le Vice-Président National Loulou Bouchier, de Golfe Juan ; Léon Repellin, de Chinon ; M. et Mme Pierre Belot, de Gabès ; M. et Mme Henri Cocat, de Menton ; Henri Valette, de Gréoux-les-Bains. Un merci à vous tous qui avez pensé à nous.

Mme Noaro, de Rencurel, évoque ses souvenirs du passage du Professeur Bernard, récemment décédé, à Villard-de-Lans :

« Un de ses amis qui venait à la maison, M. Rosenfeld, m'a demandé de lui trouver un petit refuge pour un de ses amis qui devait fuir devant l'ennemi. Nous sommes allés attendre le Professeur au car Grenoble-Villard et nous l'avons installé dans un deux pièces sur notre palier. Ma belle-sœur, dont le mari était prisonnier, habitait momentanément chez notre belle-mère. Etienne Bernard a souvent partagé la soupe avec nous ou trinqué le verre avec les camarades qui venaient nombreux à la maison. Une phrase de lui m'est restée à la mémoire : « Un repas sans vin est comme une journée sans soleil ». Plusieurs fois, nous avons fait ensemble le guet au grenier, en surveillant si une voiture — qui ne pouvait être qu'allemande ou de la gestapo — n'arrivait pas, pendant une partie de la nuit. Quelques jours après son arrivée, le Professeur louait un autre appartement dans un immeuble voisin pour sa femme et ses deux filles. Il restait deux semaines à Villard, puis il allait deux semaines à La Balme de Rencurel, à l'hôtel Arnaud, ou à la ferme Callet, aux Rimets, un peu au-dessus de la maison que j'habite actuellement ; ou bien il allait visiter des camps.

« Il n'a jamais manqué, lorsqu'il est revenu en Vercors, de venir me rendre visite.

« Lorsque je lui ai envoyé une de mes amies très gravement malade de la poitrine, il l'a très bien reçue et m'a envoyé son diagnostic.

« Etienne Bernard espérait toujours revenir à la maison pour revoir la ferme Callet qu'il avait vu brûler.

« Lorsque les déportés en Italie furent libérés de la prison de Fossano, mon mari en faisait partie. Le Professeur entendit la nouvelle à la radio et vint tout de suite me dire : « Courage, Madame, votre mari va bientôt rentrer. »

Nous avons reçu une lettre de Mme Elisabeth Lebecq qui, après avoir été longtemps grenobloise, demeure actuellement à Périgueux. Nous en publions quelques passages, qui rappelleront peut-être des souvenirs à certains camarades :

« Je lis avec plaisir et émotion le Bulletin, mais je regrette que l'on n'ait jamais parlé du maquis de la Forêt de Lente. Je vivais depuis 1943 au domaine de Lente. Mon mari a été fusillé par les Allemands le 3 août 1944. Dès notre arrivée, nous nous mîmes à la disposition du maquis et toujours, et ceci gratuitement, nous apportions aide et réconfort aux maquisards. Le domaine comportait un immense terrain qui fut préparé pour les parachutages. Notre maison a servi de P.C. au capitaine Rolland... Quand les Allemands arrivèrent la maison fut brûlée, le bétail emmené. Bien sûr, on ne regrette rien, mais j'avoue avoir été déçue de ne jamais avoir eu de nouvelles de tous les maquisards que j'avais aidés et hébergés... »

UN NOUVEAU TUNNEL

La seule route accédant, par l'extrême sud, au Plateau du Vercors est celle qui, après Die, rejoint Vassieux et La Chapelle.

Bien connue des Pionniers — et de centaines de milliers de touristes — elle franchissait, à plus de douze cents mètres d'altitude, le col du Rousset par un long tunnel, où la circulation était réglementée par des feux tricolores, la faible largeur de la chaussée interdisant tout croisement. Ces feux, fonctionnant normalement pendant la saison touristique, étaient arrêtés en hiver. Il fallait alors, avant de passer, vérifier qu'aucune voiture n'y était déjà. Il arrivait parfois, cependant, que la priorité du premier véhicule engagé était difficile à déterminer à distance, ou bien n'était pas respectée par un automobiliste trop impatient. Mais c'était alors, fatalement, la marche arrière obligatoire.

Côté nord, où souffle souvent une très forte « bise », deux grandes portes fermaient l'entrée afin de ne pas laisser obstruer le tunnel par la neige qui tombe ici en abondance et qui aurait été soufflée à l'intérieur. Pour passer alors, il fallait ouvrir soi-même les lourdes portes et les refermer derrière soi.

Il faut bien dire que jusqu'à quelques années en arrière, la circulation, très importante en été, était très fortement ralentie en hiver et les voitures ne risquaient pas de former des bouchons aux entrées pendant la mauvaise saison...

Puis, au col du Rousset, comme en d'autres lieux du Vercors, on a installé une station de ski. Et chaque année, le nombre des touristes hivernaux a augmenté. Si bien que le franchissement du tunnel n'allait pas tarder à poser des problèmes, tant au niveau de la circulation que de son entretien.

Depuis l'été dernier, les grandes portes de l'ancien tunnel ont été closes. Définitivement cette fois. Un nouveau tunnel a été creusé.

Il a été naturellement conçu pour ne créer aucune entrave au passage des voitures, cars et camions. Il n'y a plus de feux tricolores aux entrées, puisqu'on s'y croise facilement et sa hauteur intérieure correspond au gabarit des véhicules de notre époque.

L'entrée du côté sud se situe environ deux cents mètres avant l'ancienne, isolant maintenant le « refuge » qu'ont bien connu tous les maquisards.

L'entrée du côté nord a été percée environ cent cinquante mètres avant l'ancienne et les tracés des deux tunnels sont ainsi à peu près parallèles.

Les déblais extraits du cœur de la montagne au cours du creusement ont servi à combler le ravin qui bordait la route, sur la gauche, presque jusqu'au col. Une immense esplanade a été ainsi créée pour servir de parking.

L'aménagement réalisé va faciliter de façon très sensible d'abord l'accès au plateau, et aussi le stationnement au col, été comme hiver. On sait, par exemple, que la « Traversée du Vercors », épreuve de ski de fond qui a lieu maintenant chaque année, rassemble plus de deux mille concurrents, et que le départ est donné précisément du col du Rousset (terminus Corrençon). On imagine facilement le nombre de véhicules qui viennent là déposer les skieurs.

Evidemment, le paysage du col a été complètement transformé.

La route, qui montait avec le flanc de la montagne d'un côté et le ravin de l'autre, et qui débouchait presque tout d'un coup sur le col et le tunnel, est maintenant dégagée cinq cent mètres plus bas. Des centaines d'arbres ont été arrachés ou enterrés sous les pierres du nouveau tunnel.

Bien sûr, il faut suivre son temps. Il reste dans le Vercors des millions d'autres arbres... Son destin est probablement de se tourner vers des activités touristiques prenant de plus en plus d'importance dans sa vie économique.

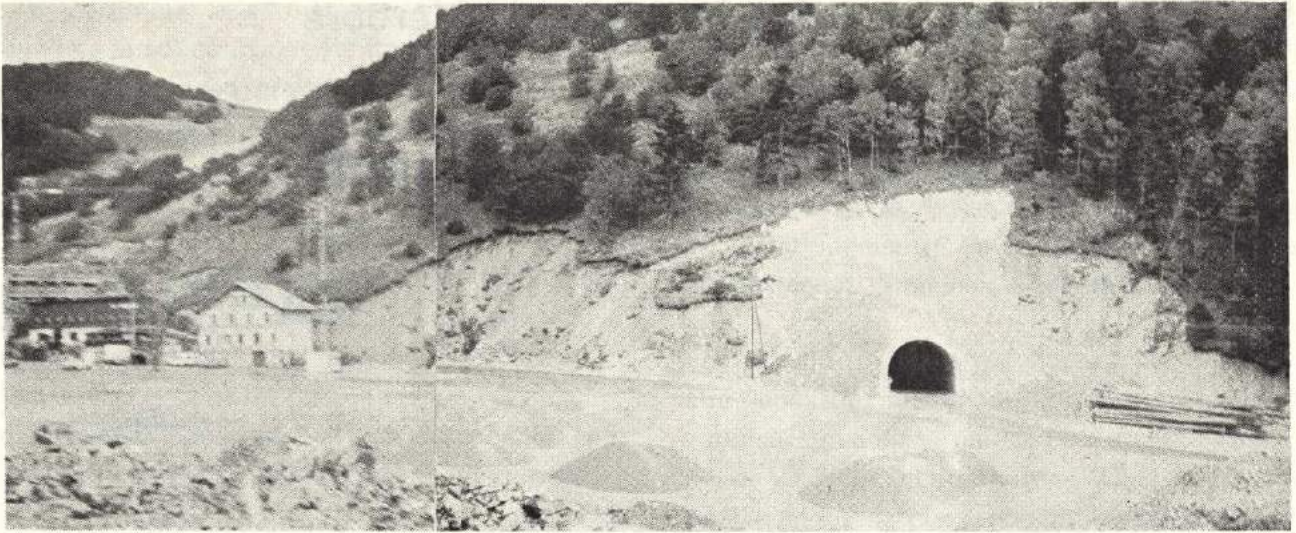
Le Vercors est un pays admirable. S'il est bon de faire tout ce qu'il faut pour le rendre prospère, prenons garde toutefois de ne pas le dénaturer complètement.

Il était un pays très dur, très rude, difficile à vivre pour ceux qui l'habitaient ; très beau, impressionnant et exaltant pour ceux qui le visitaient. La facilité lui enlèvera sa beauté.

Pour les anciens du Vercors qui ont connu ce pays rude, ce ne sont peut-être pas jusqu'à des regrets, mais simplement des pensées un peu nostalgiques. Dans la crainte d'un mauvais travail des hommes obligeant la nature à être autre chose que ce qu'elle est.

Tout va très vite aujourd'hui. Il faut faire très attention.

Le Vercors en Luna-Park ne serait plus le Vercors.



Entrée nord : l'ancienne entrée se trouve à l'extrême gauche.



Entrée sud : l'ancienne entrée se trouve à l'extrême droite.

LE MUSÉE DE VASSIEUX



On pourrait penser, en notre temps, que le souci des hommes s'éloigne de tout ce qui fut le passé pour ne trouver importants que les problèmes de l'actualité, certes très ardues, ou bien, ambitieusement, que ceux du futur, préoccupants également.

Il est pourtant des chercheurs passionnés qui se penchent sur ce qu'a pu être la vie des hommes d'autrefois, dont on est loin encore de connaître tous les secrets. Partout dans le monde, les découvertes archéologiques apportent presque chaque jour des éléments de connaissance extrêmement importants.

C'est depuis relativement peu de temps que l'on a cherché à étudier l'histoire des premiers hommes qui ont habité le Vercors. Cela remonte au tout début du siècle. En 1902, les Grenoblois Georges Flusin et Hippolyte Muller entreprirent les premières fouilles dans les gorges du Furon. Au bout de deux années de travail, ils n'avaient trouvé, dans une grotte près de Lans, que quelques centaines de silex qu'ils attribuèrent à l'âge de la « pierre polie ». On sait aujourd'hui qu'ils étaient en réalité beaucoup plus anciens.

Mort en 1933, Hippolyte Muller avait eu le temps de découvrir des preuves de la présence de l'homme quelque dix mille ans en arrière. Les recherches, arrêtées pendant une vingtaine d'années par manque de chercheurs intéressés, reprirent ensuite et de très importantes découvertes eurent lieu dans tout le Vercors, toutefois presque exclusivement dans les nombreuses grottes.

Et puis, en 1970, le Docteur Malenfant découvrit, par hasard, près de Vassieux, quelques pierres taillées, dans une clairière, presque à fleur du sol. Sa découverte était d'une importance exceptionnelle, car, jusque-là, on ne pensait pas que de telles régions de montagne pouvaient avoir été habitées.

Les travaux se poursuivaient pendant trois ans, mettant au jour un grand « atelier » de taille de silex. Quelques mètres carrés seulement étaient exploités sur les quatre-vingts repérés, sous une épaisseur de huit à dix centimètres. Un inventaire minutieux était fait selon des méthodes de relevés très précises, en positionnant chaque objet en surface et en profondeur.

A partir de là, une décision fut prise, qui est exemplaire. En effet, il se produit généralement dans ces cas-là, et les exemples sont nombreux, que le chantier est pillé la plupart du temps et les objets disparaissent, dans les musées, bien sûr, mais aussi emportés par les passants comme « souvenirs ». On envisagea ici de conserver les lieux en l'état, pour motiver une information qui serait beaucoup plus vivante sur le terrain. Mais il fallait évidemment protéger tout de suite les lieux, à la fois de la nature, des intempéries et aussi... des promeneurs.

Le Parc Naturel Régional du Vercors, le Conseil Général de la Drôme et le Conseil Régional unirent leurs efforts et, aujourd'hui, au-dessus de l'atelier, s'élève un bâtiment qui est le « Musée de Site Préhistorique de Vassieux ».

Les visiteurs, en entrant, peuvent voir les silex à même le sol où ils ont été travaillés et d'où on les a dégagés en grattant avec précaution la terre. Un diaporama donne les explications nécessaires ; des animateurs répondent aux questions.

Sans entrer dans des explications techniques que l'auteur de cet article, trop profane en la matière, serait d'ailleurs incapable de donner, il faut savoir cependant que ce musée est absolument exceptionnel car « il constitue en France la première fouille sans épuisement du site ».

Son inauguration a eu lieu le 26 juin dernier, par le Préfet de la Drôme, M. Bernard de Pélagay, accompagné de nombreuses personnalités régionales et nationales, et on peut le visiter, en période d'ouverture de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Pour y accéder, il faut prendre, à partir de Vassieux, la route de Font-Payanne et suivre les plaques indicatrices.

Déjà très connu, il a reçu des visiteurs de toute la France et aussi de Belgique, de Suisse, d'Allemagne. On peut facilement prévoir que son succès ira grandissant.

Il intéressera particulièrement ceux qui sont attirés par la connaissance des époques pré-

historiques, mais sa visite peut être enrichissante pour tous. Chacun peut réfléchir en se posant des questions, qui n'ont pas toutes encore de réponses catégoriques. A quel moment les hommes sont-ils venus ici ? D'où venaient-ils ? Par où sont-ils arrivés ? A quoi servaient les objets qu'ils fabriquaient ? Pourquoi et dans quelles circonstances l'« atelier » a-t-il été abandonné ?

A cela on essaie de répondre qu'ils sont peut-être venus des plaines du nord de la France, il y a quatre mille ans, par les cols de Font-Payanne, de Vassieux ou du Rousset. Qu'ils ne vivaient certainement là que pendant la belle saison, fabriquant des outils pour travailler le bois, des instruments pour la chasse, la pêche, des armes pour la guerre, qu'ils allaient proposer, l'hiver, dans la plaine.

Ils étaient certainement, en tout cas, à cause de la perfection de leur travail, ce que nous appellerions aujourd'hui des « maîtres-ouvriers ». Reprenant la phrase d'un journaliste (1) : « ...Ils démontrent qu'il y a quatre mille ans, bien longtemps avant la Résistance, le Vercors était déjà une terre de prédilection pour les hommes d'exception ».

(1) Le Dauphiné Libéré du 10 août 1980.



INAUGURATION DE LA "PLACE DU MAQUIS DU VERCORS"



Le premier accord de principe de la Commission des Affaires Culturelles du Conseil de Paris pour attribuer le nom du Vercors à une rue de la capitale avait été donné le 23 juillet 1975, il y a plus de cinq ans.

Pendant près de deux ans, il n'y eut aucune suite à cette décision de principe. Mais les démarches furent engagées à nouveau par notre Association en avril 1977 lorsque naquit le Conseil Municipal de Paris.

En octobre 1978, hélas, nous recevions des nouvelles peu encourageantes : « ...les Parisiens sont fortement opposés au changement de dénomination des rues. L'attribution d'un nom nouveau à une voie parisienne soulève donc des difficultés certaines ».

Continuant notre action, nous avons enfin le plaisir d'apprendre, le 28 juin 1979, que la ville de Paris avait décidé d'attribuer le nom de « Place du Maquis-du-Vercors » à une place située dans le vingtième arrondissement, à la rencontre des avenues de la Porte des Lilas, du Docteur Gley et René Fonck, et de la rue des Glaïeuls.

Il ne restait qu'à attendre maintenant de connaître la date de l'inauguration officielle, en vue de préparer notre participation à cette cérémonie, très importante sentimentalement pour tous les Pionniers.

Elle fut d'abord envisagée en juin 1980, puis des dates furent ensuite annulées en septembre et octobre. Elle devait finalement être fixée au samedi 8 novembre 1980.

Brièvement résumé, tel est l'historique de la « Place du Maquis-du-Vercors » à Paris. Elle existe maintenant, grâce à la persévérance de notre Association et la bonne volonté des élus de la capitale venus à bout des difficultés. Fixée un samedi, cette date allait permettre grâce au week-end une participation représentative des Pionniers du Vercors des régions de Grenoble, Romans, Valence.



La cérémonie débutait à 15 h 30. Par l'intervention de l'un de nos Présidents d'Honneur, le Général Costa de Beaugard, un détachement du 7^e B.C.A. ainsi que la fanfare du 6^e B.C.A. constituaient la participation militaire.

La Mairie de Paris avait adressé de nombreuses invitations aux Associations d'Anciens Combattants, Résistants, Déportés et Amicales Régimentaires, et un grand nombre de drapeaux et fanions formaient une haie imposante derrière le podium installé sur la place.

La presse parisienne avait été plus que discrète pour l'annonce de la cérémonie et elle le fut tout autant pour son compte rendu. Cependant, un public relativement nombreux — peut-être composé en majorité de passants — y assista, outre les personnalités et les membres des associations invitées.

C'est le Général Simon, Chancelier de l'Ordre de la Libération, qui allait prendre la parole le premier pour retracer l'histoire du Maquis du Vercors.

Puis le Maire de Paris, M. Jacques Chirac, prononçait ensuite une allocution dans laquelle il insistait particulièrement sur l'action de notre maquis.

On trouvera dans les pages suivantes le texte intégral de ces deux discours à l'intention de tous ceux de nos camarades qui n'ont pu être présents.

Le Maire de Paris, avec à ses côtés le Chancelier de l'Ordre de la Libération, découvrit alors la plaque qui portera désormais le nom de « Place du Maquis-du-Vercors ».

Elle existe maintenant, et cela est essentiel. Elle témoignera de l'hommage de la capitale pour ceux qui ont combattu sur le Plateau et elle rappellera, à ceux qui passeront là, le sacrifice de ses morts. Eux surtout méritaient bien l'honneur qui leur est fait aujourd'hui.

Au Président National G. Ravinet et aux Pionniers venus spécialement du Dauphiné, se joignirent des camarades de la région parisienne avec à leur tête, les Généraux Le Ray et Costa de Beaugard et le Président de la Section de Paris Louis Rose.

Quelques jours plus tard, en nous faisant parvenir le texte de son allocution, le Maire de Paris remerciait le Président Ravinet : « ...ainsi que tous vos compagnons, de vous être déplacés aussi nombreux pour cette manifestation commémorant le sacrifice des résistants du Vercors... ».

Monsieur le Ministre, Monsieur le Maire,
Messieurs les Parlementaires,
Messieurs les Officiers Généraux,
Mes Chers Camarades,
Mesdames, Messieurs,
Chers Pionniers du Vercors,

Il me revient aujourd'hui l'honneur de rendre l'hommage qui leur est dû aux combattants du Vercors, de ce Vercors qui est devenu l'un des plus purs symboles de la France résistante, farouchement dressée contre l'envahisseur.

Le Vercors, c'est d'abord un grand sursaut populaire contre l'occupant, sursaut entretenu, guidé et patiemment organisé par des patriotes courageux.

C'est aussi une solidarité profonde et admirable entre les combattants et la population dont tous les fils participaient à la lutte sous toutes ses formes.

Ce ne fut pas un fait isolé, un épisode sans liaison avec les voisins. La mission très périlleuse reçue leur assignait le rôle de forteresse avancée de la libération, et cette mission faisait initialement partie d'un plan d'action de la Résistance dans le cadre des opérations alliées de débarquement.

Le Vercors devait constituer un ensemble bien commandé par un chef civil, d'un caractère exceptionnel : Chavant et des militaires de tradition, d'une excellente qualité, comme les décrit avec beaucoup de talent Paul Dreyfus dans son excellent livre sur la Résistance du Vercors. Les hommes furent souvent au départ de condition modeste : des ouvriers, des employés, des petits fonctionnaires ou commerçants ; ils donnèrent ainsi raison à Stendhal, lui aussi originaire du Dauphiné, lorsqu'il écrivait que « le peuple n'est supérieur à la bonne compagnie que dans les grands mouvements de l'âme ».

Au début, il n'est pas question de se battre dans le Vercors, la Résistance n'est encore qu'un mouvement spontané. La vie continue immuable sur le plateau comme s'il ne s'était rien passé. Le docteur Samuel de Villard-de-Lans pense qu'il n'est pas possible de rester ainsi inactif et qu'il faut faire quelque chose. A cette époque, se joignent à lui : un boulanger, un scieur de bois, un laitier, un directeur de maison d'enfants,

un cultivateur, Samuel cherche à prendre des contacts et entre en liaison avec Yves Farge, intellectuel brillant qui brûle d'agir.

A la fin de 1942, en liaison avec des éléments de Grenoble, la Résistance a pris forme. A cette époque, les Allemands occupent la zone libre et un certain nombre d'éléments de l'Armée d'Armistice, quelque peu désemparés par la brutalité de l'événement, ne pensent qu'à reprendre la lutte.

Le commandant Descour, esprit réfléchi et au caractère très fortement trempé, entre dans la clandestinité et on lui confie bientôt le commandement de la région Rhône-Alpes. Peu à peu se regroupent dans le Vercors tous ceux qui veulent s'opposer à l'occupant et il faut bien reconnaître que le pays se prête admirablement à l'organisation de maquis.

Le Plateau du Vercors est un massif isolé de 45 km du nord au sud, large de 20 km d'est en ouest ; il constitue une sorte de donjon naturel avec sur son périmètre des parois à pic. Ce massif est isolé du reste du pays par des cluses et des vallées profondes. Le seul handicap : le manque de points d'eau.

Des camps s'installent sur le plateau, la plupart à l'initiative du mouvement Franc-Tireur, lorsqu'en février 1943 le Gouvernement de Vichy décrète le service du travail obligatoire. Les jeunes Français cherchent alors par tous les moyens à échapper à cette nouvelle forme de déportation et rejoignent en masse les maquis, ce qui n'est pas sans poser de très sérieux problèmes de sécurité, de ravitaillement et de logistique.

Et ceci devait par la suite influencer sur la conduite générale des opérations, car il y avait un point de saturation des effectifs à ne pas dépasser si l'on voulait mener une guérilla active, en recherchant avant tout la mobilité et la légèreté.

Mais la mission des maquis du Vercors devait-elle se limiter à cette guérilla ou n'était-elle pas plutôt d'organiser un réduit destiné à recueillir des troupes parachutistes importantes en vue d'effectuer des opérations d'envergure.

Dès février 1941, deux hommes, l'écrivain Jean Prévost et Pierre Dalloz avaient imaginé cette hypothèse et en 1943 après des contacts avec Yves Farge, Jean Moulin et le général Delestraint, délégué militaire national, prend forme le « Plan Montagnard ».

Il est envisagé l'occupation par surprise du Plateau du Vercors par des troupes parachutistes alliées, cette occupation ne constituant que la première phase d'opérations offensives sur les lignes de communication ennemies.

Le capitaine Alain Le Ray, chef militaire du Vercors est chargé de la préparation militaire du plan. Il est prévu l'organisation de cinq sous-secteurs avec un bataillon pour chacun d'eux et la destruction des points de passage obligés.

Le « Plan Montagnard » constitue le premier grand projet d'ampleur stratégique de la Résistance, car il a été conçu dans la perspective d'une opération alliée en Provence en liaison avec le parachutage et l'aérotransport d'unités parachutistes importantes dans la plaine de Lans et près d'Autrans.

Ces opérations devaient donner ainsi le signal de l'insurrection générale dans le Sud-Est et les troupes aéroportées poussant en direction de la vallée du Rhône prendraient en tenaille l'armée allemande.

En dehors de l'hypothèse d'un débarquement allié, le « Plan Montagnard » n'avait plus de sens.

En septembre 1943, la relève des troupes italiennes par les troupes allemandes a pour effet de transformer complètement les conditions de la lutte contre la Résistance. La gestapo procède à de nombreuses arrestations. En novembre également a lieu le premier parachutage sur le Vercors, malheureusement il ne comprend pas d'armes lourdes et leur absence se fera par la suite cruellement ressentir.

Dès juin 1943, Chavant est désigné comme chef civil de l'ensemble du Vercors. Il part pour Alger dans le but d'exposer le « Plan Montagnard ». Dalloz se rend également dans la capitale du gouvernement provisoire pour se faire l'avocat du plan. Le commandant Huet prend le commandement militaire du Vercors qui est organisé en deux zones : la zone nord commandée par Costa de Beauregard et la zone sud par Geyer-Thivollet.

En juin 1944, le commandant Descour ordonne la mobilisation générale du Vercors à l'annonce du débarquement allié en Normandie. Le contre-ordre de Londres est donné par Kœnig, il ne faut pas se dévoiler trop tôt mais c'est déjà trop tard !

Le 13 juin, a lieu la première attaque allemande et le 15 le deuxième assaut qui s'empare de la trouée de Saint-Nizier. Les troupes de l'Axe pénètrent en force sur le plateau.

Le 14 juillet, un parachutage de matériel est effectué de jour près de Vassieux ; le commandement continue à réclamer les armes lourdes et surtout le parachutage de troupes.

Malheureusement, à la même époque, les alliés se heurtent à une résistance plus forte que prévue en Normandie. Les combats devant Caen et Saint-Lô sont très durs, il en est de même en Italie.

Le 20 juillet, l'encerclement du plateau est complet, 4 000 maquisards dont 2 000 armés, résistent farouchement.

Les Allemands montent la plus grande opération entreprise en France contre ce qu'ils appellent les terroristes.

Le 21 juillet, des planeurs se posent en lisière de Vassieux avec deux compagnies de S.S. Le village est attaqué, les civils massacrés, les maquisards tentent vainement de reprendre Vassieux.

Vassieux-en-Vercors, village héroïque et martyr devait être fait Compagnon de la Libération par le général De Gaulle avec les villes de Paris, Grenoble, l'île de Sein et Nantes.

Au soir du 21 juillet, Huet réunit un conseil de guerre auquel assistent : Chavant, Zeller, Bousquet, Tanant, le major Long, l'abbé Vincent. Huet et Chavant envoient à Londres des messages pathétiques réclamant des munitions et des renforts. Simultanément, Alain Le Ray dans l'Isère et De Lassus dans la Drôme essaient de soulager la pression sur le Vercors par des opérations de diversion.

Les actes d'héroïsme se multiplient, le 22 juillet, la compagnie Chabal tient le village de Valchevrière ; vers 15 heures, le point d'appui du Belvédère est violemment attaqué ; Chabal contre-attaque et prend la place d'un de ses lieutenants tués.

Le lendemain matin, 2 000 Allemands attaquent les 60 hommes de Chabal. Celui-ci debout manie son bazooka et tire 27 coups sur les vagues d'assaut. Il remplace ensuite le tireur au F.M. qui a été tué, et sert son arme comme à l'exercice. Vers 10 heures, il envoie son dernier message « Suis complètement encerclé. Nous nous apprêtons à faire Sidi-Brahim. Vive la France ! ».

A 11 heures, il est blessé, mais reprend le tir, une nouvelle rafale le touche à mort. Il arrache de sa poche les derniers documents qu'il possède, se traîne jusqu'au parapet et les jette dans le précipice. Une balle explosive lui fracasse le crâne.

Une poignée de chasseurs alpins continue à tenir quatre heures encore et décroche dans la nuit pour reprendre le combat ailleurs.

Tel fut le combat de Valchevrière. Et il m'est impossible d'évoquer ici tous les actes d'héroïsme qui se sont produits simultanément.

Le 23 juillet, les maquisards sont obligés de se disperser et les Allemands se livrent à des exactions sanglantes sur la population civile.

Le commandement donne l'ordre de se disperser à l'intérieur du massif et les Allemands se livrent à de sanglantes exactions sur la population civile. On constitue alors des groupes plus légers, plus mobiles et on abandonne la notion de réduit. Soixante-neuf jours après le jour « J » en Normandie, les alliés débarquent en Provence, ils progressent vers le nord par la route Napoléon à travers les Alpes ; le 21 août, Grenoble est évacué par les Allemands à J plus sept alors que les initiaux avaient prévu la date de J plus quatre-vingt-dix.

Les Forces Françaises de l'Intérieur avaient pleinement rempli leurs missions. Les pertes étaient importantes, les maquisards étaient près de 4 000, et il y eut parmi eux 639 morts auxquels devaient s'ajouter de nombreuses pertes civiles.

Ceux qui avaient survécu à ces combats ne pouvaient songer à cesser la lutte. Se joignant à la Première Armée Française ou combattant sur le front des Alpes, ils continuèrent à multiplier les preuves d'héroïsme et beaucoup devaient se couvrir de gloire dans les rangs du 11^e Cuirassiers, du 6^e Bataillon de Chasseurs Alpins, qui fut à un moment donné appelé Bataillon du Vercors — Unité glorieuse dont je salue avec ferveur le fanion aujourd'hui — ou encore dans bien d'autres régiments.

Ils rendaient bientôt célèbre le monde de la montagne où farouchement ils avaient écrit dans le sang l'épopée du Vercors.

Ce qui est tragique, c'est la proportion de victimes civiles et les crimes accomplis par les S.S. et les soldats allemands.

N'arrivant pas à anéantir le gros des formations armées, ils se sont vengés sur des vieillards, des femmes et des enfants et le massacre des blessés de la grotte de la Luire en constitue un triste exemple.

Au Vercors, la Résistance du pays ce fut le fait et l'honneur de tous ceux qui combattaient mais aussi et tout autant celui de la population.

Nombreux furent ceux qui aidèrent les maquisards au risque de leur liberté et de leur vie.

Renseigner des camps, les ravitailler, héberger des évadés, des agents de transmission, des radios, des aviateurs alliés, servir de boîte aux lettres, constituait pour l'ennemi autant d'actes de complicité passibles de la destruction de leur maison, de la déportation ou de la sanction capitale.

Sans leur aide, les maquisards n'auraient pu subsister et durer, leur mérite est immense et souvent méconnu. Toutes ces personnes, à la différence de ceux qui travaillaient dans la clandestinité étaient très facilement repérables et exposés à la délation.

Et il ne faut pas oublier de rendre le plus chaleureux des hommages au personnel médical, aux infirmiers et aux brancardiers qui se dévouèrent sans compter pour les blessés.

Le « Plan Montagnard » n'était pas une utopie, mais son exécution impliquait une étroite coopération et une liaison sans faille entre la Résistance, la France Libre et les Alliés.

Cette synchronisation ne put être réalisée à une époque où nos alliés gardaient parfois jalousement le secret de leurs desseins.

Le bilan des pertes fut très lourd et le sacrifice héroïque des combattants du Vercors et de la population civile exigea le maintien sur place au moment de la bataille de Normandie de deux divisions allemandes.

Des pertes très importantes leur furent occasionnées. Ainsi fut livrée une bataille qui s'est inscrite parmi les plus beaux faits d'armes de

notre histoire et que l'on a pu justement comparer à celle de Bir-Hakeim.

Le général De Gaulle n'a eu de cesse tout au long de la guerre que de rassembler dans un même élan et un même effort tous les combattants de la France Libre et tous ceux qui menaient sur le territoire national les combats dans la clandestinité.

Et d'ailleurs, à Bir-Hakeim, lorsque nous repoussions les furieux assauts des blindés de Rommel, notre combat n'aurait pas eu de sens s'il n'y avait pas eu, entre autres, les maquis du Vercors, des Glières et de l'Ain.

Et je voudrais, pour terminer, exprimer notre chaleureuse reconnaissance à M. Jacques Chirac qui a associé la ville de Paris, Compagnon de la Libération, à l'hommage solennel que nous rendons aujourd'hui à l'occasion de l'inauguration de cette place, aux combattants du Vercors, à leur foi patriotique, à leur résolution et à leur courage.

Je voudrais également saluer le Président des Pionniers du Vercors Georges Ravinet, Dauphinois d'origine qui fut un combattant de la première heure et servit avec héroïsme et éclat dans les groupes francs. Il fut d'ailleurs grièvement blessé au combat.

Nous sommes très heureux de le voir ici à la tête d'une importante délégation de maquisards du Vercors et de les retrouver tous, lundi, au Musée de la Libération, car Vassieux-en-Vercors et le Vercors font désormais partie du patrimoine de l'Ordre de la Libération.



DISCOURS PRONONCÉ PAR LE MAIRE DE PARIS MONSIEUR JACQUES CHIRAC

La Ville de Paris, Compagnon de la Libération, installe aujourd'hui chez elle un autre Compagnon de la Libération, le village de Vassieux-en-Vercors et avec lui le souvenir de tous ceux qui se sont battus dans cette citadelle de roches pour que la France soit libre.

Depuis ces journées de juillet 1944 où 20 000 soldats allemands soutenus par l'aviation et l'artillerie encerclaient 4 000 combattants aux mains presque nues, le Vercors est un nom qui sonne tragiquement. Il porte l'écho des batailles, celles du col de la Croix-Perrin, de Vassieux, du Pas de l'Aiguille, de Valchevrière, du Pas de la Sambre.

Mais il porte aussi l'écho des massacres de Vassieux, de La Chapelle, de la Grotte de la Luire, où les soldats ennemis détruisaient tout sur leur passage.

La grande aventure du Vercors avait débuté il y a tout juste trente-huit ans, quand à la fin de 1942 s'installa sur le plateau d'Ambel, au cœur du massif, le premier camp de réfractaires qui fut aussi le premier camp de France.

Ainsi commençait à se mettre en place un vaste plan. Car le maquis du Vercors n'a pas été un rassemblement fortuit de résistants d'origine diverse. Le massif était bien sûr un asile naturel pour les hommes traqués mais il offrait aussi une base d'action militaire. Ainsi naquit l'idée du « Plan Montagnard » qu'a décrit le Général Simon en dressant devant vous le tableau de ce que fut le maquis du Vercors et de ce que fut son histoire chargée de sacrifices.

Ce ne furent pas des sacrifices inutiles. Si l'ennemi avait pu disposer des deux divisions massées avec artillerie et aviation pour attaquer le Vercors, il aurait pu renforcer son dispositif de défense dans le Midi de la France. Si quelques jours seulement se sont écoulés entre la date du débarquement et celle de la libération des Alpes, n'est-ce pas en grande partie grâce au sacrifice du Vercors, au sang de ses 700 morts, aux ruines accumulées ? Je voudrais rappeler ici cet ordre du jour du Général Koenig, commandant en chef des Forces Françaises Libres de l'intérieur : « Les forces de la résistance du Vercors, disait-il, en fixant d'importants effectifs allemands ont rendu d'immenses services à la bataille de France en cours. Les exploits des combattants du Vercors furent d'une telle qualité qu'ils donnèrent aux chefs alliés confiance non plus seulement dans l'existence d'une Résistance française mais encore dans la valeur militaire et dans les possibilités d'exploitation militaire des troupes de la Résistance ». Comment ne pas regretter aujourd'hui encore que cette confiance ne se soit pas manifestée plus tôt et que les combattants du Vercors n'aient pas reçu à temps les armes lourdes dont ils avaient besoin ?

Si les maquis eurent un rôle capital dans la bataille de France, l'Histoire leur reconnaît également une vocation historique. Nous oublions, en effet trop souvent, les difficultés que connut le Général de Gaulle pour faire reconnaître par nos alliés la France libre comme puissance. Les gouvernements alliés voulaient bien d'une force d'appoint. Ils acceptaient mal l'idée d'un allié qui, le jour venu, siégerait à égalité avec eux au tribunal de la victoire.

Pour obtenir cette reconnaissance, le Général de Gaulle eut besoin de tous ces hommes dont on peut dire avec André Malraux qu'ils ont maintenu la France avec leurs mains nues. « Ils n'étaient rien de plus que les hommes du NON, mais le NON du maquisard obscur collé à la terre pour la première nuit de mort suffit à faire de ce combattant en haillons le compagnon de Jeanne et d'Antigone ».

Et cette fois le NON désespéré d'Antigone fit fléchir Créon. Car l'armée clandestine s'était rassemblée suffisamment nombreuse autour de Charles de Gaulle pour que le 29 août 1943 le Comité Français de Libération Nationale fut reconnu simultanément par la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et l'U.R.S.S.

Et malgré cela, le Président américain, tout le monde le sait aujourd'hui, se proposait de prendre en mains à la Libération l'administration de la France. Le refus intransigeant du Général de Gaulle aurait-il eu le même succès si les maquisards, comme ceux du Vercors, n'avaient pas créé une situation telle que le 12 juillet 1944 le gouverna-

ment américain devait reconnaître que le Comité Français de Libération Nationale était « qualifié pour exercer l'administration de la France ».

Il ne suffit pas de mourir. Il faut prouver. C'est pourquoi j'ai tenu à souligner aujourd'hui quelle fut l'importance militaire et politique d'un maquis comme celui du Vercors. Et encore nous mesurons mal aujourd'hui comment l'esprit d'abandon qui régna sur la France fut brisé par cet élan jailli de la douleur et de l'espérance.

Commemorant l'anniversaire de la Libération de Paris, André Malraux disait en 1958 : « Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays, ces cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu les entendre : elles vont sonner pour toi ». Oui, elles sonnent pour nous tous qui sommes rassemblés ici, pour tous ceux qui nous écoutent.

Elles nous rappellent que la France a besoin d'espérance, qu'elle se doit d'être toujours fidèle à elle-même et à son histoire, qu'elle a toujours au fond de son âme les forces qu'exigent le sursaut quand il s'impose. La France puise dans ses racines la certitude que les visions de cauchemar disparaissent dans les matins glorieux. Le soleil de la Libération ne s'est-il pas levé sur les cimetières du Vercors. Nous portons en nous la force de notre destin. Il nous appartient de savoir l'exprimer quelles que soient les circonstances.

C'est affaire de volonté.

Volonté c'est bien le mot clé de notre pays qui a toujours su être grand quand il l'a voulu.

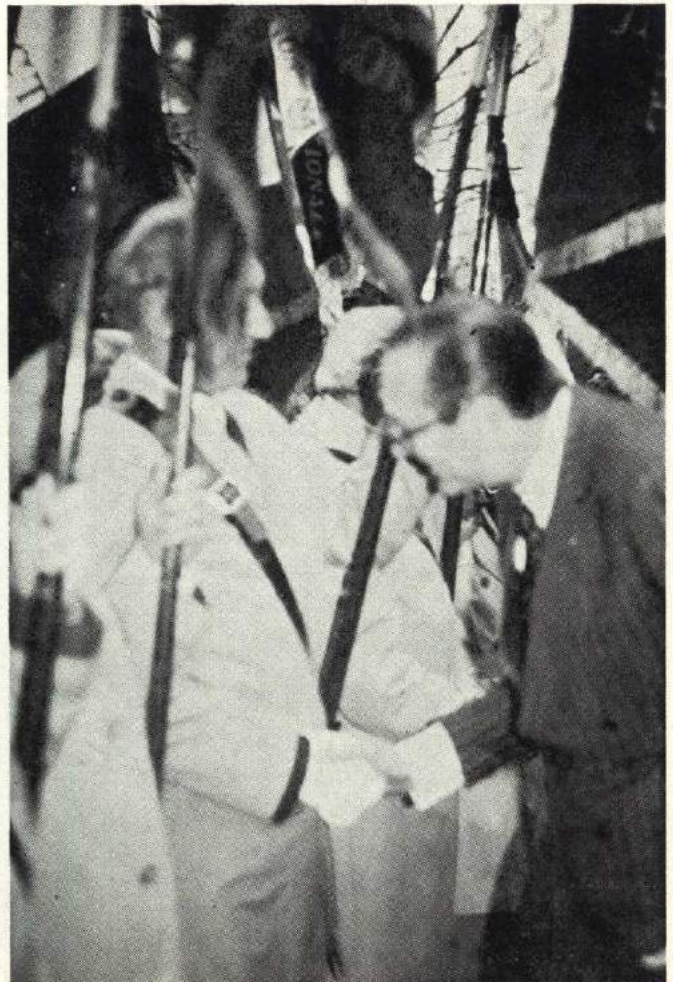
Voilà finalement la grande leçon que nous ont donné les glorieux martyrs du Vercors.

La faire nôtre est le meilleur hommage que, pour le dixième anniversaire de sa mort, nous pouvons demain rendre au Général de Gaulle, lui qui interpellait ainsi les combattants du Vercors : « Morts massacrés pour la France, vous êtes notre deuil et notre orgueil mais vous êtes aussi notre lumière pour nous éclairer tout au long de la route qui mène à notre nouvelle grandeur ».





Le Maire de Paris
et le Général Simon
découvrent la plaque.



Le Maire de Paris
salue le Porte-Drapeau
de notre Association
Eloi Arribert-Narce.



Le Général Simon
Chancelier de l'Ordre
de la Libération
et M. Murraciale
Secrétaire Général.



Avant la cérémonie.

RECEPTION A L'HOTEL DE VILLE

Après la cérémonie d'inauguration de la place du Maquis-du-Vercors, le Maire de Paris avait invité les participants à une réception à l'Hôtel de Ville.

Dès 17 h 30, une foule nombreuse se pressait dans la grande salle des fêtes et les salons annexes. Sans être trop loin de la vérité, on peut estimer qu'il y avait probablement près de deux mille personnes.

Les Pionniers ne furent pas sans remarquer qu'il y avait plus de monde ici que l'après-midi à l'inauguration, ...mais ces choses-là ne se produisent pas qu'à Paris !

Après quelques mots de bienvenue de Monsieur le Maire, une aubade était donnée par la fanfare du 6^e B.C.A., très appréciée et applaudie. Les « petits chasseurs » se taillèrent un beau succès bien mérité.

Puis M. Jacques Chirac invita chacun à lever son verre et à poursuivre la soirée en se dirigeant vers

les buffets confortablement garnis et... rapidement dévastés.

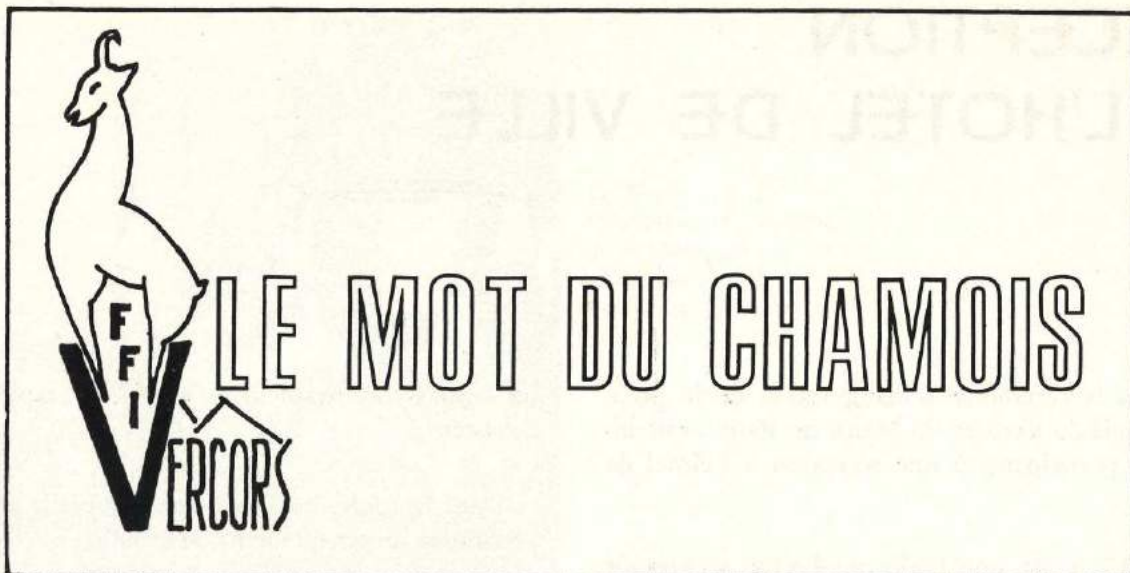
Dans la foule, les Pionniers, par petits groupes, profitaient de ces moments de détente.

Le Maire de Paris, on s'en doute, était très entouré et fort sollicité. Il s'ingéniait cependant à dire un petit mot à chacun et le Président Ravinet put avoir avec lui une conversation de quelques minutes.

La soirée avançait. Après le départ de M. Chirac, les invités commençaient à partir, et les Pionniers étaient pratiquement les derniers à quitter l'Hôtel de Ville.

Leur première journée, qui avait commencé pour tous de très bonne heure, confortablement remplie et très importante, allait se terminer. Elle préludait à trois autres journées d'un séjour qui se présentait d'ores et déjà sous les meilleurs auspices.





La population grenobloise et les anciens du Vercors ont pu lire récemment dans une revue (1) un article intitulé : « La Libération de Grenoble ».

Dès qu'on voit le nom de l'auteur (2), on sait déjà à quel genre de prose il faut s'attendre, et à partir de là on n'est certes pas déçu. Il est assez curieux que la rédaction de la revue n'ait pu trouver d'autre témoin à qui confier la narration de la journée du 22 août 1944 que ce « Combattant du Vercors » qui n'y a pas assisté.

En effet, il l'écrit lui-même et c'est vrai, il est arrivé quatorze jours après. Disons en réalité dix-huit jours, puisqu'il est venu défiler avec le 6^e B.C.A. et c'était le 8 septembre.

Mais on comprend d'ailleurs très vite, dès les premières lignes, que son but n'était pas spécialement de raconter la libération de Grenoble — comment le pourrait-il puisqu'il n'y était pas ? — mais plutôt de profiter des colonnes à lui offertes pour parler à sa façon de son Vercors, et principalement de ses deux bêtes noires, Bayard (Descour) et Hervieux (Huet).

Il avait déjà distillé son venin dans un livre où ne trouvaient grâce à ses yeux que lui-même et quelques rares maquisards se comptant sur les doigts de la main. Il réitère huit ans après en essayant de salir la Libération de Grenoble qu'il n'a pas vue, et en pensant peut-être n'avoir pas été assez lu et compris à l'époque.

La Libération de Grenoble a été ratée à son avis parce que le 8 juillet, à Saint-Martin-en-Vercors, Huet lui avait promis d'entrer le premier dans la ville libérée, et qu'il n'y est arrivé que le 8 septembre en passant par Lyon. Il est vraisemblable pourtant, que le 22 août à Grenoble, personne ne s'est aperçu qu'il n'était pas là et que personne ne le lui reproche puisqu'il était ailleurs avec ses cama-

rades du 6^e B.C.A. Ne s'était-il pas fourvoyé un peu dans ce maquis, lui qui y était monté avec... ses pantoufles et son pyjama !



Chaque résistant, chacun des anciens du Vercors a vécu son aventure personnelle et vu les choses à sa façon. Parce que la Libération de Grenoble et de la France l'ont permis, chacun peut dire et écrire aujourd'hui ce qu'il a ressenti. Apporter son témoignage en relatant ce que l'on a vu de ses yeux, en bien et en moins bien, cela devrait contribuer à approcher la vérité et c'est ce qui se passe lorsque la critique est honnête sinon objective.

Mais n'est pas pamphlétaire qui veut. Il faut bien des qualités pour cela. Par contre, on peut très facilement tomber dans le dénigrement systématique, la médisance et la calomnie quand on a seulement l'idée de tout salir. La réflexion de l'auditeur ou du lecteur, après avoir surmonté sa nausée peut se traduire alors par : « Quel dommage qu'à l'époque, on ne lui ait pas confié, à celui-là, le commandement du Vercors ; on aurait vu ce qu'on aurait vu : un maquis parfait ! ».



En tout cas, la journée du 22 août 1944, à Grenoble, fut d'abord bien autre chose que ce qui est écrit dans un papier de quatre pages par quelqu'un qui n'y était pas. Et tous ceux qui l'ont vécue depuis l'aube jusqu'à la nuit tombée, s'en souviennent bien. Il y avait d'ailleurs là tout de même quelques maquisards du Vercors, de ceux que les circonstances avait fait descendre du plateau, après la dispersion, par les falaises de l'est et qui eurent la chance d'échapper à l'encerclement ennemi.

Bulletin Trimestriel

« LE PIONNIER DU VERCORS »

26, rue Claude-Genin
38100 GRENOBLE

ABONNEMENT DE SOUTIEN

« HORS PIONNIERS »

Nom Prénom

Adresse

..... Code postal

Règlement ci-joint par mandat
 chèque bancaire
 virement postal
au compte 919-78 J Grenoble
de la somme de 20 F

donnant droit au service du Bulletin Trimestriel
« LE PIONNIER DU VERCORS »
pour l'année 1981.

Soutien au Bulletin F
Don à l'Association F

Total F

A faire parvenir à l'adresse ci-dessus
dans les meilleurs délais

(A détacher)

ASSOCIATION NATIONALE DES PIONNIERS
ET COMBATTANTS VOLONTAIRES
DU VERCORS
26, rue Claude-Genin
38100 GRENOBLE

MEMBRE DE L'ASSOCIATION
COTISATION 1981

A adresser **dans les meilleurs délais** soit
au Trésorier de Section pour ceux qui
adhèrent à une Section locale, soit à
l'adresse ci-contre pour les membres
« Hors Section ».

Nom Prénom

Adresse

..... Code postal

Verse ce jour par mandat
 chèque bancaire
 virement postal
au compte 919-78 J Grenoble
la somme de 30 F

Montant de sa cotisation 1981 à l'Association
donnant droit au service du Bulletin Trimestriel
« LE PIONNIER DU VERCORS ».

Soutien au Bulletin F
Don à l'Association F

Total F

CALENDRIER 1981
DES PRINCIPALES CÉRÉMONIES ET MANIFESTATIONS

Janvier		
Février	Anniversaire Chavant à Grenoble	Dimanche 1 ^{er} février 1981
Mars		
Avril		
Mai	Assemblée Générale	Samedi 16 mai 1981
Juin	Saint-Nizier - Valchevrière	Dimanche 14 juin 1981
Juillet	Anciens des Pas de l'Est à Gresse Vassieux Pas de l'Aiguille	Dimanche 5 juillet 1981 Dimanche 19 juillet 1981 Dimanche 26 juillet 1981
Août	Cours Berriat, Grenoble	Vendredi 14 août 1981
Septembre		
Octobre	Damery - Escadron Vercors	Lundi 19 octobre 1981
Novembre		
Décembre		

Ce calendrier pourra éventuellement être complété par des dates non encore fixées à ce jour.

CROISIÈRE DE LA DEPORTATION, DE LA RÉSISTANCE ET DE L'AMITIÉ

à bord de « MASSALIA » du 15 au 25 septembre 1981
passant par : **SPLIT, VENISE, RIJEKA, LES BOUCHES DE KOTOR,**
DUBROVNIK, LA CÔTE AMALFITAINE

Si vous êtes intéressé par cette magnifique croisière, adressez par retour le coupon-réponse ci-dessous à :

M. Jacques HENRIET (C.V.R., Médaillé de la Résistance, Déporté Résistant, Croix de Guerre)
VOYAGES KUONI (Licence 46) - 33, boulevard Malesherbes, 75008 PARIS



Coupon-Réponse

Nom : Prénom :

Adresse :

Ville : Code postal : Tél. :

désire recevoir, sans engagement de sa part, le programme détaillé de la Croisière de la Déportation, de la Résistance et de l'Amitié qui aura lieu du 15 au 25 septembre 1981.

Evoquons ce qu'écrivit le général Le Ray, ex-capitaine Rouvier du Vercors, ex-chef départemental des F.F.I. de l'Isère, quand il parle de : « l'entrée des maquisards du Trièves, convergeant avec ceux de l'Oisans, de Chartreuse, de Chambarand, du Grésivaudan, aux premières heures du mardi 22 août, dans Grenoble abandonné par l'ennemi avant l'aube.

« C'étaient les retrouvailles du petit peuple dauphinois avec ces hors-la-loi dont il se demandait comment ils étaient faits, qu'il avait appris tout à tour à craindre et à admirer.

« Ce n'était pas une victoire — l'Allemand et ses valets, décidant dans le plus grand secret et exécutant soudain leur sortie, nous avaient échappé — mais une juste conclusion. Il nous restait de toute façon la certitude d'avoir précipité ce repli par la crainte d'être pris au piège et massacré que provoquait chez l'ennemi l'approche chaque jour plus pressante de nos forces. »

Ces quelques lignes contiennent déjà l'essentiel.

Et si le 22 août est le jour précis du calendrier où Grenoble a vu disparaître les troupes d'occupation, c'est aussi celui qui a marqué le terme — « juste conclusion » — d'une longue période où la ville, jour après jour, a fait tout ce qu'elle pouvait pour en arriver là, par les efforts conjugués de la résistance locale, des maquis environnants, de l'ensemble des F.F.I. de la région. Une période qui avait vu de grands actes de courage, un combat sans merci contre la férocité de l'ennemi, de sa gestapo et de sa milice, et aussi d'innombrables sacrifices de patriotes fusillés, massacrés et déportés.

Le 22 août, l'ennemi a fui. Informé certainement de l'arrivée beaucoup plus tôt que prévue, le 19 août au col de la Croix-Haute, des premiers éléments américains, comme de la concentration des forces de la Résistance à l'intérieur et autour de la ville, il a bel et bien fui, refusant le combat. Et Grenoble se trouva libre, au moindre mal heureusement.

La journée fut exceptionnelle comme ne peuvent le savoir que ceux qui l'ont vécue. Soulagement, reconnaissance, ce fut un grand jour de fête pour toute la population restée française, descendue dans la rue pour crier et chanter sa joie. Pour les résistants, ce ne fut pas une victoire à l'issue d'un combat précis, mais ce fut un grand jour de victoire, aboutissement d'une lutte terrible, incessante et acharnée. Et qui annonçait surtout la prochaine libération totale du pays.

Ah certes ! Il n'y eut pas que cela le jour de la libération. Il y eut aussi l'apparition des naphthalinards et des faux maquisards au brassard trop neuf. Il y eut les femmes tondues. Il y eut les collaborateurs et les trafiquants du marché noir jetés

sans ménagement en prison. Et dans cette épuration à chaud, mais impossible à refroidir le premier jour, il y eut bien ce qu'on appelle aujourd'hui des bavures. Nul ne songe à le nier et cela est arrivé à Grenoble comme ailleurs et comme chaque fois que surgissent des événements de cette nature. Il n'y a pas de bonne guerre, il n'y a pas de guerre propre. Malheur à celui qui provoque la guerre mais souvent aussi malheur à celui à qui elle est imposée.



Il faut reproduire — elle en vaut la peine — la dernière phrase qui termine l'article du « Combattant du Vercors » racontant la libération de Grenoble :

« La Marseillaise que j'entendis cette nuit-là dans Grenoble libérée, c'était le souffle fatigué d'une vieille nation qui n'avait même pas eu la force de briser elle-même ses chaînes, et qui n'aspirait qu'au repos. »

Quelle belle phrase ! Comme elle chante bien ! Mais elle montre irréfutablement que celui qui l'a écrite n'était pas à Grenoble le 22 août 1944.

Ce ne sont pas les Américains qui ont libéré Grenoble, comme on le voit écrit parfois. Ce ne sont pas non plus les maquis de Chartreuse, du Grésivaudan, de l'Oisans, de Chambarand ou du Vercors. Puisque les Allemands ont préféré la fuite au combat.

On sait bien aussi que la Résistance à elle seule ne pouvait libérer la France aussi rapidement, mais ce sont beaucoup plus les moyens matériels qui lui manquaient, que les forces et la volonté des résistants.

La libération a été obtenue tout de même par l'ensemble des armées alliées, et l'action matérielle et morale de la Résistance. Sans cette dernière, Grenoble en particulier aurait subi le joug et souffert beaucoup plus longtemps.



Quoi qu'en pensent les détracteurs et les faux amis des résistants, la Marseillaise était autre chose que « le souffle fatigué d'une vieille nation » lorsqu'il était le dernier chant d'espoir qu'ils entonnaient en allant au supplice.

LE CHAMOIS.

(1) Histoire Magazine (n° 12).

(2) Gilbert Joseph.

LES PIONNIERS A PARIS



Depuis la réussite, en 1978, du pèlerinage sur les plages du Débarquement en Normandie, il avait été décidé de renouveler l'expérience d'une grande sortie annuelle. Malheureusement en 1979, le projet mis au point pratiquement dut être annulé pour difficultés de dernière heure de logement. Cette année, dès que fut connue la décision de la municipalité de Paris de donner le nom du Maquis-du-Vercors, que nous réclamions depuis longtemps, à une place de la capitale, le but du voyage était tout naturellement désigné pour concorder avec la cérémonie d'inauguration.

Profitant du long week-end du 11 novembre, une soixantaine de Pionniers du Dauphiné ont ainsi passé quatre jours à Paris, les 8, 9, 10 et 11 novembre.

Un autocar confortable de l'entreprise « Les Cars du Vercors » partait de Villard-de-Lans à 3 heures du matin et devait arriver à Paris vers midi, après un voyage très rapide et sans incident, sous la conduite d'un chauffeur qui allait mériter, durant les quatre jours, les plus vives félicitations de tous les participants.

Un programme fourni et varié pour le séjour avait été organisé et il put se dérouler pratiquement comme prévu. On pouvait avoir des inquiétudes pour la météo, mais le temps fut avec nous, sans pluie et avec une température supportable.

L'hôtel où descendirent les Pionniers était très correct et situé dans une rue sans bruit. Autre avantage appréciable, il se trouvait à quelques pas du restaurant où étaient pris les repas.

L'après-midi et la soirée du lundi avaient été laissées libres. Quelques-uns rendirent visite à leur famille ou des amis, mais la plupart se retrouvèrent après le déjeuner dans le car pour une visite à Versailles où malheureusement ils trouvèrent le château fermé et durent se contenter d'une promenade

dans le parc. Le soir, une quarantaine étaient encore rassemblés au restaurant « Les Noces de Jeannette » tenu par un Dauphinois et où eut lieu une soirée mémorable, aux dires unanimes de ceux qui y étaient.

Les Pionniers devaient reprendre la route le mardi 11 novembre, après le repas de midi et le voyage de retour, également sans histoire, permit une arrivée pas trop tardive en Dauphiné.

DEJA LE 11 NOVEMBRE 1948...

Oui, déjà, à l'occasion du trentième anniversaire de l'Armistice, une cérémonie des Flambeaux a eu lieu à Paris le 11 novembre 1948.

Une flamme allumée le 9 novembre au Cimetière National de Vassieux par M. Grimaud, Maire, en présence de M. Lemoine, Délégué du Comité d'Organisation, a été transportée en voiture jusqu'à la capitale, pour rejoindre d'autres flammes provenant d'autres endroits de la Résistance. Elle était accompagnée par les représentants de l'Amicale des Pionniers du Vercors de Romans et Bourg-de-Péage, créée le 15 mars 1945 sous l'impulsion de Chavant et dont le premier Président fut Alex Blanchard.

Cette délégation était composée de Mme Boiron, aujourd'hui disparue, veuve de l'intrépide Victor Boiron, un des premiers résistants très connu et estimé dans le Vercors et particulièrement dans nos deux villes, et par Camille Gaillard et Pierre Cuminal.

Le voyage et la manifestation se déroulèrent dans un grand froid et un brouillard intense. Le 11 novembre, une visite avait lieu à 16 heures au wagon de l'Armistice, au carrefour de Rethondes en forêt de Compiègne et à 17 h 30 au camp de Royalieu, où étaient rassemblés les déportés en partance pour l'Allemagne.

A 20 h 30, un Arbre de la Libération était planté place de Stalingrad à Paris. Un défilé avait lieu à 23 heures, place de l'Etoile, avec les Gardes Républicains à cheval et portant des torches, après qu'une minute de silence ait été observée devant la tombe du Soldat Inconnu.

Les Pionniers du Vercors sont toujours présents pour manifester leur souvenir envers ceux qui sont tombés pour la Patrie.

Pierre Cuminal.

A L'ARC DE TRIOMPHE



Durant leur séjour à Paris, les Pionniers ne pouvaient manquer d'aller rendre hommage au Soldat Inconnu sous l'Arc de Triomphe.

A 11 h 30, dimanche 9 novembre, le rassemblement s'effectuait au musoir de l'avenue de Friedland. Le contact, préalablement sollicité, était pris avec le délégué du Comité de la Flamme qui allait ordonnancer la cérémonie en lui donnant un éclat un peu plus particulier qu'un simple dépôt de gerbe tel qu'il en est fait des dizaines tous les jours.

L'Association avait demandé et obtenu la faveur de traverser la place Charles-de-Gaulle en surface, ainsi qu'une batterie renforcée de la Garde Républicaine, mise à notre disposition pour exécuter les sonneries réglementaires.

C'est ainsi qu'après que les gardiens de la paix eurent interrompu la circulation, le cortège des Pionniers traversa lentement la place, derrière le Drapeau

National en tête, suivi des fanions des Sections.

Le Président National G. Ravinet et le Secrétaire A. Darier portaient la gerbe aux trois couleurs qu'ils allaient déposer sur la dalle. La sonnerie « Aux Morts » retentit sous la voûte annonçant la minute de silence.

Puis c'était le salut au Drapeau et aux Fanions, avant la signature du Livre d'Or sur la page réservée aux Pionniers. Avant de clore la cérémonie, le Président Ravinet félicitait et remerciait le Chef de musique.

Les nombreux touristes de ce dimanche — il y en a constamment à l'Arc de Triomphe — assistèrent à la cérémonie, d'abord un peu étonnés et curieux, puis attentifs. Et ils ne se privèrent pas de photographier et filmer les Pionniers, le Drapeau et les Fanions.

La circulation avait repris sur la place, assez intense au moment de midi, et les Pionniers regagnaient leur car, cette fois par le tunnel.

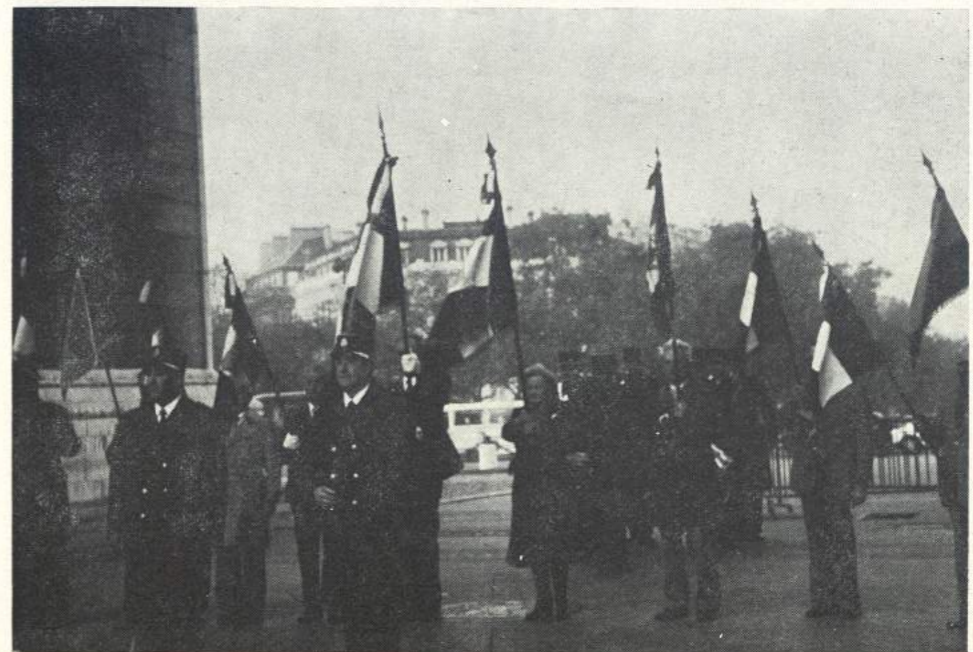




HOMMAGE
AU



SOLDAT
INCONNU



PÉLERINAGE AU MONT-VALÉRIEN

L'après-midi du dimanche était consacrée à un pèlerinage émouvant s'il en fut.

Les Pionniers se rendaient en effet au Mont-Valérien. Cet endroit est bien sûr d'abord un haut-lieu de la Résistance française pour avoir vu tomber plusieurs milliers de patriotes. Mais il touche de plus près encore les Pionniers. Dans la crypte, où sont disposés seize cercueils, l'un d'eux, celui qui représente les combattants de tous les maquis de France, abrite notre camarade Raymond Anne, tué à Vassieux le 21 juillet 1944.

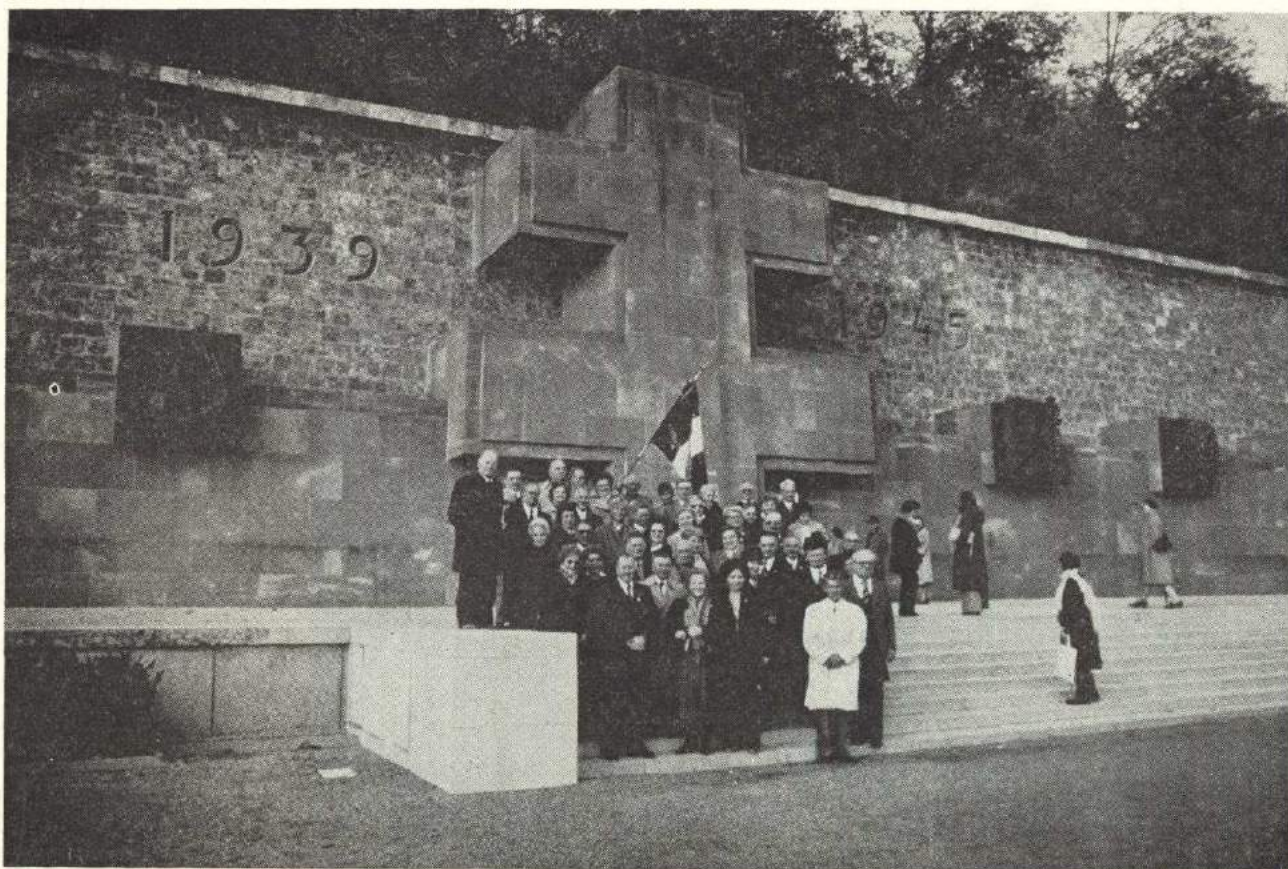
La visite commençait précisément dans la crypte par l'hommage que rendaient les Pionniers, en observant devant les cercueils une minute de silence particulièrement émouvante. C'était la pensée à tous ceux qui représentent anonymement en ce lieu le combat de la France pour sa liberté et plus particulièrement à leur camarade du Vercors qui a l'hon-

neur de représenter tous ceux des maquis.

Puis les Pionniers parcouraient les chemins du fort, s'arrêtant à la petite chapelle aux souvenirs émouvants et à la clairière où avaient lieu les exécutions.

Le parcours, commenté parfaitement par le guide, laissera sans doute à tous ceux qui étaient là le souvenir de longs moments de profonde émotion et de ferveur.

Les Pionniers remercieront particulièrement ce guide pour son attitude devant une « touriste » qui s'était probablement égarée là on ne sait trop comment, et qui trouvait que la visite se déroulait trop lentement : elle avait froid. Elle fut vertement rabrouée. Et sur la demande du guide, c'est avec notre Drapeau National déployé en tête que la visite se poursuivit.





SUR LE
CHEMIN
DE CEUX
QUI
MARCHAIENT
À LA MORT...



AU MUSEE DE L'ORDRE DE LA LIBERATION

L'Association avait demandé au Général Simon, Chancelier de l'Ordre de la Libération, la faveur d'être reçue par lui-même lors de la visite qu'elle avait projetée au Musée de l'Ordre.

Avec une très grande gentillesse, le Général Simon avait accepté et c'est accompagné du Secrétaire Général de l'Ordre, M. Muracciole, qu'il attendait les Pionniers, lundi matin à 10 heures, pour leur faire les honneurs des lieux.

Après une allocution de bienvenue qui allait droit au cœur des Pionniers, débutait la visite des salles et galeries. M. Muracciole, dans un commentaire éclairé et très détaillé donnait toutes les explications souhaitées. Il narra de nombreuses anecdotes sur les objets et documents exposés. Le Général Simon participait activement lui aussi à ces commentaires.

On s'arrêta plus longuement devant la vitrine consacrée au Vercors. Mais ce fut surtout pour regretter qu'elle ne soit pas aussi fournie et complète qu'elle devrait l'être.

Le Grand Chancelier et le Secrétaire Général de l'Ordre incitèrent vivement le Président Ravinet à prendre des dispositions dans un proche avenir

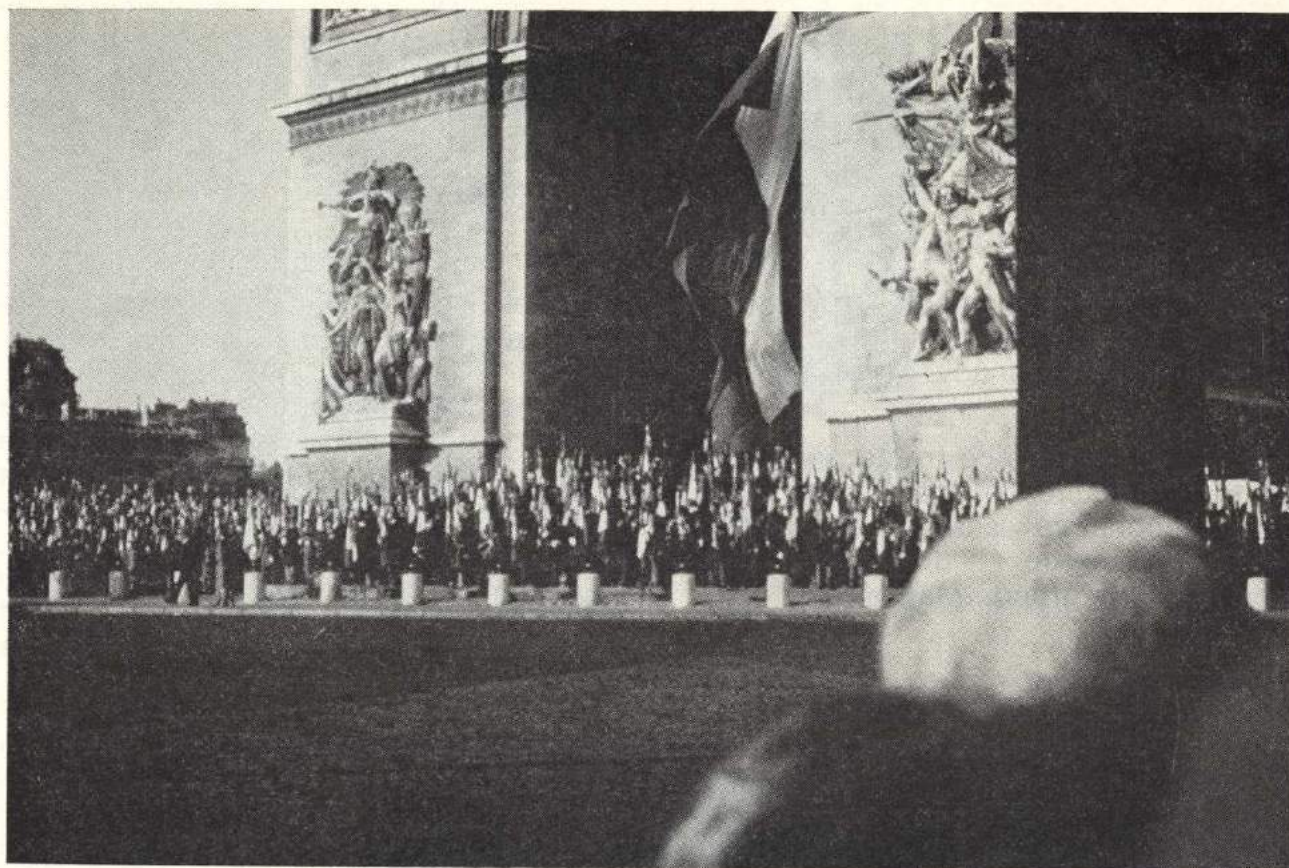
pour faire parvenir des objets et documents et compléter de façon plus valable la ou les vitrines consacrées au Vercors.

C'est pourquoi nous demandons ici, à tous ceux qui pourraient posséder objets ou documents rares et représentatifs (en dehors de grenades, mitrailles ou morceaux de parachutes) de les adresser au siège à Grenoble. Nous savons bien que beaucoup ont déjà donné à un autre musée, en le regrettant souvent aujourd'hui. Mais cette fois, ils sauront que leurs dons seront déposés en lieu sûr et qu'il en sera fait bon usage.

Ce Musée de l'Ordre de la Libération, situé dans une aile des Invalides, reçoit un nombre très important de visiteurs et il est indispensable que le Vercors y figure en bonne place.

Nous espérons donc fermement que des camarades prendront prochainement contact avec le Bureau et que nous pourrons rapidement donner satisfaction au Général Simon, que nous remercions ici une nouvelle fois pour nous avoir si aimablement consacré sa matinée du lundi 10 novembre, malgré les nombreuses et lourdes charges qui sont les siennes.





11 NOVEMBRE A PARIS

L'ARMISTICE DE LA GRANDE GUERRE



Bien que la seconde guerre mondiale de 1939 à 1945 ait été encore plus longue, qu'elle ait fait encore plus de victimes militaires et civiles, et qu'elle ait connu les pires horreurs avec le nazisme, on continue pourtant à appeler celle de 1914-1918 la « Grande Guerre », et la date anniversaire de son armistice est célébrée partout en France, avec immense respect, comme il se doit.

C'est ainsi que les Pionniers ont assisté, à la fin de la matinée du 11 novembre à cette commémoration aux Champs-Élysées et à l'Arc de Triomphe.

Après être arrivés en car au parking de l'avenue Foch, ils allaient prendre place dans l'enceinte réservée, d'où ils pouvaient suivre, dans les meilleures conditions, le déroulement de la cérémonie. Le temps était beau, il y avait du soleil, mais la nuit précédente avait été très fraîche et le thermomètre avait des difficultés à monter.

Devant la grande façade de l'Arc, plus de 1 200 drapeaux étaient groupés et offraient une image

exceptionnelle. Après avoir assisté au défilé des voitures amenant les personnalités, puis les membres du Gouvernement et le Président de la République, c'était le déroulement rituel : montée à pied à l'Arc, ravivage de la Flamme, minute de silence, Marseillaise. Puis le Président de la République décorait quelques anciens combattants et résistants.

Après l'hommage rendu aux « poilus » de 14-18, dont nombre d'entre eux surent rester constants dans leur patriotisme en participant, plus de vingt ans après, aux combats de la France Libre et de la Résistance, les Pionniers allaient repartir, dans l'après-midi, pour le Dauphiné.

Et dans leurs pensées, beaucoup imaginaient une autre cérémonie semblable, au cours d'une autre journée nationale — le 8 mai — qui marquerait de la même façon la reconnaissance et le respect de la nation pour ceux qui ont participé au deuxième conflit mondial et à la Victoire de 1945. Ils y auraient bien droit, eux aussi...

VISITE A LA MAISON DE LA RADIO

La journée du dimanche 9 novembre débutait par la visite de la Maison de la Radio, avenue Kennedy.

En deux groupes de trente personnes, sous la conduite de charmantes hôtes, les Pionniers visitèrent, pendant une heure, une partie — une partie seulement — de la grande Maison.

Les explications reçues en parcourant le musée, les ramenèrent quelques décades en arrière — ce n'est pourtant pas si vieux que cela — à l'époque des balbu-

tiements de cette radio qui devait changer tant de choses dans notre société.

On visita des studios, en particulier ceux où se font quelques émissions de télévision. C'est ainsi que les Pionniers purent assister — pendant quelques instants trop brefs —, depuis le « poulailler », à la préparation de l'émission de Jean Amadou : « C'est pas sérieux » qui allait passer sur l'antenne deux heures plus tard.

Mais il fallait partir... l'Arc de Triomphe nous attendait...

PROMENADE NOCTURNE SUR LA SEINE

C'est par une très agréable promenade sur l'eau qu'allait se terminer cette journée du dimanche.

Après le repas du soir, le car emmenait en effet les Pionniers jusqu'au quai de l'Alma, où ils embarquaient joyeusement sur un « bateau-mouche ».

Le bateau avait été réservé, mais la Direction en fit profiter — recette oblige — quelques touristes attardés, qui bénéficièrent ainsi du dernier voyage de la soirée, hors horaire.

Confortablement installés, les passagers de la mini-croisière descendirent puis remontèrent le fleuve de Paris, dans la nuit de novembre. Ils ne se lassèrent pas d'admirer, tout au long d'un parcours de plus d'une heure, les rives célèbres de la Seine.

Les puissants projecteurs du bateau éclairaient à giorno les façades des grands immeubles et des

monuments riverains, signalés, expliqués, par un commentaire adéquat et détaillé.

La saison avancée a peut-être retenu quelques camarades qui craignirent les intempéries de l'automne. Ces craintes se sont avérées vaines en définitive. Mais, pour cette promenade sur la Seine, on peut dire qu'elle est certainement plus profitable en cette saison. En effet, les arbres des rives ont perdu presque toutes leurs feuilles et ne peuvent plus cacher en partie un paysage dont on profite plus pleinement.

Les Pionniers conserveront sans doute un excellent souvenir de leur mini-croisière « sous les ponts de Paris ».

Avant de rentrer à l'hôtel, le car fit encore, pour la plus grande joie des passagers, un détour rapide — et sans arrêt ! — par le boulevard de Clichy, la place Blanche et la place Pigalle, à l'heure où la « journée » commence dans ces quartiers connus du monde entier.



COMM
EX-TR-RECHES

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

LES THEORIES DE

*Merveilleuse
"mini-croisière"
et ambiance
"Pionniers"*



COMMUNIQUES - INFORMATIONS

AUX TRÉSORIERIS DE SECTION

Le Trésorier national est obligé de revenir une fois de plus sur les directives données déjà très souvent aux Trésoriers de Section.

Après l'envoi du troisième Bulletin de l'année, c'est-à-dire en octobre, il est fait automatiquement un rappel pour les cotisations de l'année en cours qui ne sont pas encore rentrées au siège à Grenoble, à ce moment-là.

Et cette année encore, quelques camarades ont répondu qu'ils l'avaient réglée à leur Section. Cette situation est infiniment désagréable, aussi bien pour celui qui envoie le rappel que pour celui qui le reçoit quand il n'est pas justifié.

En même temps qu'il est fait appel à tous les membres de se mettre en règle le plus tôt possible, il est surtout expressément recommandé aux Trésoriers des Sections de signaler à Grenoble les cotisations qu'ils reçoivent directement et ceci le plus rapidement possible.

Il va de soi que le Trésorier national s'excuse bien vivement des rappels qu'il a pu adresser indûment mais en toute bonne foi.

CARTE DE C.V.R. ET DE COMBATTANT

Pour faire suite à l'article paru dans le précédent numéro, nous apportons ici quelques précisions supplémentaires et très importantes :

1. Les deux attestations à joindre aux demandes de carte doivent obligatoirement être établies par des camarades possédant déjà la carte de C.V.R. Cette disposition est loin d'être logique, puisque beaucoup de résistants **notoirement connus** ne la possèdent pas pour ne l'avoir jamais demandée... mais c'est le règlement.

2. Tous ceux qui ont signé un engagement après la Libération peuvent bénéficier d'un supplément de 10 jours qui leur permet de compléter, si besoin est, les 90 jours réglementaires.

3. Le certificat F.F.I. **modèle national** dispense des attestations, à condition évidemment qu'il précise une participation de 90 jours au total pour la carte de combattant et de 90 jours avant le 6 juin pour la carte de C.V.R.

Rappelons encore au sujet du Certificat national F.F.I. qu'il n'est plus possible, depuis longtemps déjà, d'en faire la demande et de l'obtenir.

VISITEURS EN VERCORS

Nous avons appris par la presse qu'un groupe de professeurs allemands de la République de l'Est, à l'occasion d'un séjour d'études dans le Dauphiné, se sont rendus en visite dans le Vercors.

L'un d'eux prononça une allocution et fit part de sa promesse de tout faire pour qu'aucune guerre ne parte désormais du territoire allemand contre le peuple français.

Les relations actuelles entre la France et l'Allemagne de l'Est, comme d'ailleurs avec celle de l'Ouest, permettent de penser qu'elles seront poursuivies dans cet esprit et cet objectif, et que, plus jamais, les raisons et les causes qui ont provoqué le cataclysme mondial de 1939 à 1945 ne se renouvelleront.

Si les résistants se sont battus quand il fallait se battre, ils étaient et ils sont avant tout partisans de la Paix. Et si le souvenir doit être permanent, la seule haine qui doit exister est celle de l'oppression.

V Œ U

Lors de sa séance du 6 décembre dernier, le Conseil d'Administration a adopté à l'unanimité le vœu suivant :

« Les Pionniers du Vercors expriment leur attachement sentimental constant au souvenir des hauts lieux du Plateau où ils ont combattu.

« La reconstruction après 1944, et aussi la nature, en ont modifié certains. Ils ne nient aucunement la réalité du présent qui comporte le développement sous toutes les formes, du Vercors, et sont naturellement favorables à ce développement.

« Mais ils émettent le vœu que tout ce qu'il est possible de conserver le soit et éventuellement mis en valeur, afin qu'en subsiste le témoignage.

« Ils adressent ce vœu à tous ceux qui peuvent être concernés : propriétaires privés, communes, département, Parc Naturel Régional du Vercors. »

AU TEMPS DES CERISES... LES CANONS DU VERCORS

Il est bien connu que les groupes-francs mobiles du secteur 3 de l'Isère qui, en 1943-1944, investissaient le massif des Chambarands, depuis les cotaux de Parménie jusqu'au Grand-Serre en passant par Saint-Siméon et Brézins, Roybon, Saint-Marcelin et Tullins, constituaient les avant-postes du Vercors.

Cette région boisée aurait pu, éventuellement, servir de terrain de repli aux maquis du Vercors qui pouvaient y trouver de nombreux refuges.

A cette intention, Vauban (Commandant Reynier) avait chargé Gatel-Chambard (Lieutenant Porchey), Chef de Sizaine à Brézins qui, recherché par les Allemands, avait fui en forêt de Chambarand, de dresser l'inventaire des points stratégiques de ces lieux, tout en répertoriant les « planques » les plus inexpugnables.

D'où il se trouvait, Gatel-Chambard entendit, les 8 et 9 juin, quelques jours après le débarquement allié, des tirs de canons rapides effectués au camp militaire de Chambarand, situé sur la commune de Viriville (Isère). L'idée lui vint alors de s'emparer de ces armes, d'autant qu'un jeune résistant, Jean Berruyer, résidant au hameau de Chambarand, lui apprit que les pièces restaient au camp entre les exercices périodiques de tir. Enfourchant sa bicyclette, il se rendit à l'Albenc, où il savait trouver des résistants qui le mettraient en rapport avec le Vercors. C'est alors qu'il rencontre Barruel, Georges Cazeneuve et Michal qui s'occupaient, entre autres, du ravitaillement de cette petite république et qui, eux-mêmes, avaient des contacts fréquents avec le colonel Huet à Saint-Martin. Par l'intermédiaire de Michal, Porchey (Gatel-Chambard) lui fit demander d'envoyer un groupe armé pour s'emparer des fameux canons et de leurs munitions.

L'opération, minutieusement préparée, devait être réalisée le 13 juin à 5 heures du matin. A l'heure dite, les fils du téléphone furent coupés et les camions réquisitionnés dans la région rassemblés à proximité du camp militaire. Ce qui restait en ce lieu de l'« armée d'armistice » — le commandant d'armes et son personnel — fut neutralisé. En un tour de mains, cinq canons de 25 à tir rapide, de nombreuses munitions et autres matériels de guerre et d'hébergement, furent chargés sur huit camions.

Hélas, en traversant Pont-en-Royans, dans une rue étroite, le camion de tête tomba en panne, bloquant tout le convoi pendant plus d'une heure !

Pour ceux qui se souviennent de la surveillance exercée par les Allemands dans ce secteur — Pont-en-Royans avait été bombardée trois jours plus tôt — c'était tragique ; ce qui n'empêchait pas la population, inconsciente du danger, de fêter les maquisards en leur offrant des pleins paniers de savoureuses cerises dont c'était la cueillette en Royans...

Aucun drame ne se produisit, heureusement, et le convoi arriva sain et sauf à Saint-Martin-en-Vercors, au P.C. du colonel Huet.

Un de ces canons fut envoyé aussitôt à Saint-Nizier et mis en batterie, contribuant à repousser une attaque allemande.

Paul Porchey, alias Gatel-Chambard, retourna dans ses Chambarands une fois sa mission accomplie. Il y forma un groupe-franc avec le grade de lieutenant. Ce groupe, qui s'illustra dans les coups de mains destinés à couper les communications entre Lyon et Grenoble, constitua l'une des sections du « Bataillon des Chambarands » du commandant Mariotte. L'unité participa aux durs combats précédant la Libération de Lyon, se retrouvant dans la capitale des Gaules, aux côtés des valeureux maquisards du Vercors, avant de se comporter glorieusement dans les combats des Vosges, d'Alsace et de l'Authion dans les Alpes-Maritimes.

Voilà la très belle histoire des canons du Vercors, telle qu'elle se déroula il y a un peu plus de trente-six ans.

Paul Porchey, qui fut à son origine, vit maintenant, comme un père tranquille, dans sa ferme des Bugnasses à Roybon. Il se dévoue sans compter pour l'Amicale des Anciens de Chambarand dont il est l'animateur.

Et je gage que, durant les longues veillées d'hiver, égrenant ses souvenirs, il évoque souvent, comme la vieille et toujours belle chanson... le temps des cerises...

Pierre DEVEAUX,
Ancien Chef de Sizaine A.S.
Saint-Siméon-de-Bressieux,
puis sergent-chef à la 1^{re} D.F.L.

Nous publierons volontiers les témoignages de camarades qui pourraient ajouter des détails sur cet épisode, comme sur l'utilisation et l'odyssée des canons, après leur arrivée à Saint-Martin.

Lo Dorphe et La Dèle Ve Vachorere

Lo Dorphe venio d'arriva o monde. Sa mère, ayot porta lo crochon à sa vésino d'en faço qu'allavo ossi fare baptisa. Tré samanas après, lo Dorphe din lou bras, y l'allèrent vé la Dèle que venio de vé lo jou. Lou dou petits se regardèrant pas.

Inan après, Dorphe à quetre piotas davant sa porto, regardavo la Dèle qu'éro ossi à quatre piotas davant sa porto. Lo veu piotas et lo daré din la pôtro, y l'en fay conissanço à la méta de la cour.

A cinq ans, fourdii lou manda à l'école. Y partians tojou ensin. Dorphe portavo lou cahiers et lou livris de la Dèle.

Quand i l'adierant quinze ans, y commincèrant d'alla dansa, y l'allèrant din la veillas, vers Zarbouilli, vès Bourbabeu, vès Rencuret, vès la Barmo, menieu tant que vès lo Bour.

A vingt ans, fasi pas ça même, lo Dorphe alli tira ô sort vès lo bour, ô tiri lo mauvais numero. Fordii parti ô régimin. La Dèle volie pas ploura davant lû, y l'allèrant se dire à revère y moment darré la sou do cayons.

— Te m'atteindra hein !

Sept ans après lo Dorphe revindii. O n'ayot veu d'ora ! de chemins de fer, d'autos, de granda méson. O l'ero ordonnance do lieutenant.

Quand la tomba do not arrivit, y l'allèrant parla y moment déré lo ligné. Dorphe ayot adeu ina bello épinglo à la Dèle pe bitta à son chapet. Y décidèrant de se maria devenio. Lo lindeman Dorphe alli veilla vès lou parains de la Dèle. Y s'assetèrant tous quatre à côté do feu et, y parlèrant de tot, de rin, de la vacha, de la chouras. Dorphe sayot pas comma fare sa demando. Tot d'y cop, vetia qu'ô dit :

— La baillez-vous quello fillo ?

Y l'a baillèrant et lou marièrant davant lo carême.

La fermo do père Greboud èro libro y se les installèrant.

Lo père de la Dèle lo bailli ina vacha, doua chouras, y chouri, y pétrin, ina cougea avé sa poursère, ina garda-robe, in'échodo, ina marmite pe fare la sopa.

Lo père do Dorphe, lo bailli doua vachas, doua chouras, y barrot, in'herpio, in'arare, y van, ina guimbardo.

Y l'en tot ce que faut p'être héroux. A la sortio de l'hiver, y l'en lo tin de s'installa davant lou gros travaux.

La Dèle commando, lo Dorphe a pas besoin de pinsa. O labore, o semèno, sceyo lou pras, més-sono, sort lo femé.

La Dèle vès en champs, fait le goûta, seugna la bétias. Y tint bien la méson ? y sont héroux.

Lo gros travail é feni. Dorphe vais alla fare de commissions vès lo bour, o n'in profiterai p'alla à la messo.

En sortant de la messo, o rencontre lou copains qu'ô la pas veu dimpeu lontan.

— Que devenéte Dorphe, l'en te veu plus ? La Dèle te tint en présen, vins vite bère ina picote.

De picotas en canons, ô l'a jeuste lo tim de fare coqua commissions davant lo not. Et lo vétia reparti vè Vachourère. Bien channa, bien ô chaud, ô s'endeur, et quand ô l'arrivo à la maison, la Dèle qu'a fat tout le travail é cougea dimpeu longtimp.

Lo chiva détala, Dorphe quitto sa galochas et douçamin vai se cougea a côté de la Dèle. Mais, y moment après, ô l'a sé. O sonne la Dèle.

— Oh ! Dèle ai sé, vè me quère à bère !

— Lous anis de cent écus vent bère o bacha.

— Mi, in'ane de cent écus !

O s'assèto din la cougea, la Dèle ossi. O lèvo la man, mais, la Dèle a courba la tête, é lo bois de la cougea qu'à reçoü lo peta. Y se lèvent tous dou. Dorphe arrapo la Dèle sous lo bras et ô tabaso, ô tabaso su la fessas de la Dèle. Y fait laide, y gueulo :

— Arresta-te, bougre de sovage, te me fat mâ.

Roget de coléro, Dorphe lâcho sa feno que chai à bochon sù lo plancher. Y l'é touto ébasourdio. O vai bère y canon ô souto peu ô vai se sougea.

La Dèle regarde son daré din ina glaço é tot rouget. Y lii botte de pommade Lautier, peu y vai se sougea à l'étable.

Lo matin, y se lèvo p'arrégla la bétia. Y vai vère son homme que ronflo commi bienhérou, y lo secou, ô pilla pas. Y vai quère ina grande œuillo, y coud le linceu de dessus avé queu de dessous, peu avé la cordo de buye, y l'attache lo Dorphe à la cougea, ô pot plus bougea que lous artieux et la lingue.

A dis heuras, Dorphe se réveille.

— Que m'as-te fat Dèle ? pove plus bougea.

— Et ti que m'as-te fat annot ?

— Faut pas me n'in volié, te m'aya tréta d'âne de cent écus, vin vite me détacha, faut me leva pé pissa.

— T'a qu'a atteindre.

Et notre Dèle arrapant lo couive se bitto à tabasa sù le Dorphe tant qui l'a cassa lo manche, peu y lo détache.

— Qu'as-te fat de ma chaussas ?

— Ta chaussas, la vétia, et lii, bailli ina sache en qui l'ayot fat dou trous pé passa la chamba et ina corde pe se l'attacha ô vintre.

La Dèle se rappello pas si lo Dorphe à repré ina couette vè lo boug.

Recueilli par Mme Denise NOARO.

Nous avons déjà publié dans ce Bulletin quelques petits textes en patois de Villard-de-Lans, grâce à Mme Noaro. Ils ont été appréciés de ceux qui ont la possibilité de les lire dans le texte. Cependant une grande majorité de nos lecteurs ont certainement des difficultés. C'est pourquoi nous les ferons suivre dorénavant d'une traduction. Mais nous nous excusons par avance de ne pouvoir rendre toute la saveur de la langue originale.

L'Adolphe et l'Adèle de Valchevrière

L'Adolphe venait d'arriver au monde. Sa mère avait porté le « crochon » (pain béni) à sa voisine d'en face qui allait aussi faire baptiser. Trois semaines après, l'Adolphe dans les bras, elles allèrent chez l'Adèle qui venait de voir le jour. Les deux petits ne se regardèrent pas.

Un an après, l'Adolphe, à quatre pattes devant sa porte, regardait l'Adèle qui était aussi à quatre pattes devant sa porte. Leurs huit pattes et leurs deux derrières dans la boue, ils ont fait connaissance au milieu de la cour.

A cinq ans, il fallut les envoyer à l'école. Ils partaient toujours ensemble. L'Adolphe portait les cahiers et les livres de l'Adèle.

Quand ils eurent quinze ans, ils commencèrent à aller danser, ils allèrent dans les veillées, à Herbouilly, à Bois Barbu, à Rencurel, à La Balme, même jusqu'au Bourg (Villard).

A vingt ans, ce ne fut plus la même chose, l'Adolphe alla tirer au sort au bourg ; il tira le mauvais numéro. Il lui fallut partir au régiment. L'Adèle ne voulait pas pleurer devant lui, ils allèrent se dire au revoir un moment derrière la loge des cochons.

— Tu m'attendras, hein !

Sept ans après, l'Adolphe revint. Il en avait vu des choses ! Des chemins de fer, des autos, des grandes maisons. Il était l'ordonnance du lieutenant.

Quand la tombée de nuit arriva, ils allèrent parler un moment derrière le tas de bois. L'Adolphe avait apporté une belle épingle à l'Adèle pour mettre à son chapeau. Ils décidèrent de se marier tout de suite. Le lendemain, l'Adolphe alla veiller chez les parents de l'Adèle. Ils s'assirent tous les quatre à côté du feu et ils parlèrent de tout, de rien, des vaches, des chèvres. L'Adolphe ne savait pas comment faire sa demande. Tout d'un coup, voilà qu'il dit :

— Me la donnez-vous, cette fille ?

Ils la lui donnèrent et les marièrent avant le Carême.

La ferme du père Gréboud était libre et ils s'y installèrent. Le père de l'Adèle leur donna une vache, deux chèvres, un chevreau, un pétrin, un lit avec sa feuillière, une garde-robe, une chaufferette, une marmite pour faire la soupe.

Le père de l'Adolphe leur donna deux vaches, deux chèvres, un tombereau, une herse, une charrue, un van noir, une charrette.

Ils ont tout ce qu'il faut pour être heureux. A la sortie de l'hiver, ils ont le temps de s'installer avant les gros travaux.

L'Adèle commande, l'Adolphe n'a pas besoin de penser : il laboure, il sème, il fauche les prés, il moissonne, il sort le fumier.

L'Adèle va en champs, elle fait les repas, elle soigne les bêtes. Elle tient bien la maison, ils sont heureux...

Le gros travail est fini. L'Adolphe va aller faire des commissions au bourg, il en profitera pour aller à la

messe. En sortant de la messe, il rencontre les copains qu'il n'a pas vus depuis longtemps.

— Que deviens-tu, l'Adolphe, on te voit plus ? L'Adèle te tient en prison ? Viens vite boire un coup !

De « picotons » en « canons » il a juste le temps de faire quelques commissions avant la nuit. Et le voilà reparti vers Valchevrière.

Mais en route, bien couvert, bien au chaud, il s'endort, et quand il arrive à la maison, l'Adèle, qui a fait tout le travail, est couchée depuis longtemps.

Le cheval dételé, l'Adolphe quitte ses galoches et, doucement, va se coucher à côté de l'Adèle. Mais, au bout d'un moment, il a soif. Il appelle l'Adèle :

— Oh ! Adèle, j'ai soif, va me chercher à boire !

— Les ânes de cent écus vont boire au bassin !

— Moi, un âne de cent écus !

Il s'assied sur le lit, l'Adèle aussi. Il lève la main mais l'Adèle a baissé la tête et c'est le bois du lit qui a reçu la claque. Ils se lèvent tous les deux. L'Adolphe attrape l'Adèle sous le bras et frappe, frappe sur la fesse de l'Adèle. Elle fait vilain, elle crie :

— Arrête-toi, bougre de sauvage, tu me fais mal !

Rouge de colère, l'Adolphe lâche sa femme qui tombe à plat ventre sur le plancher. Elle est toute abasourdie. Lui va boire un coup à la cave, puis va se coucher.

L'Adèle regarde sa fesse dans une glace ; elle est toute rouge. Elle y met de la pommade Lautier, puis va se coucher à l'écurie.

Le matin, elle se lève pour soigner les bêtes. Elle va voir son homme qui ronfle comme un bienheureux, elle le secoue, il ne bronche pas.

Elle va chercher une grande aiguille, elle coud le drap de dessus avec celui de dessous, puis, avec la corde de la lessive, elle attache l'Adolphe au lit. Il ne peut plus bouger que les orteils et la langue.

A dix heures, l'Adolphe se réveille :

— Qu'est-ce que tu m'as fait, l'Adèle ? Je ne peux plus bouger.

— Et toi, qu'est-ce que tu m'as fait cette nuit ?

— Faut pas m'en vouloir, tu m'avais traité d'âne de cent écus. Viens vite me détacher, il faut que je me lève pour pisser.

— Tu n'as qu'à attendre !

Et notre Adèle, prenant le balai, se met à taper sur l'Adolphe jusqu'à ce qu'elle casse le manche. Puis elle le détache.

— Qu'as-tu fait de mon pantalon ?

— Ton pantalon, le voilà !

Et elle lui donne un grand sac dans lequel elle a fait deux trous pour passer les jambes, et une corde pour se l'attacher au ventre.

L'Adèle ne se rappelle plus si l'Adolphe a repris une « cuite » au bourg.

NOCTURNE DU HAUT DU MOUCHEROTTE

Traîne une trame au ciel : fée ou nuage fuit.
Un blanc parfum de lys règne sur la vallée
Béante à tout destin, mystérieuse allée ;
Le rêve, feu de joie, illumine la nuit.

Sous l'éclat, lait et lys, de la lune qui luit,
L'Isère étend sa courbe et sa moire perlée ;
Un chérubin discret, grâce et splendeur ailée,
S'emploie à tout régir, efficace et sans bruit.

Le mystère entrevu, la paix enfin atteinte,
Eclatée en clartés, a fait taire la plainte
Des soirs lents à mourir, peureux et frissonnants.

Des jeux d'eaux scintillants de lumière surgissent :
Grenoble étend ses feux, ses mille diamants
Que les monts assoupis, de leur masse, sertiennent.

Wilfrid ROUX-MARCHAND.

M. Wilfrid Roux-Marchand est un abonné « Hors Pionnier » tout récent à notre Bulletin.

Né à Villard-de-Lans au début du siècle, il habite Nancy et se trouvait pendant l'occupation dans la zone interdite. Mais il n'a pas oublié le Vercors et les camarades de sa jeunesse, dont certains ont disparu pendant les tragiques événements de 1944.

Il nous a envoyé quelques poèmes, et nous nous faisons un plaisir de publier celui-ci.

M. Roux-Marchand termine ainsi sa lettre d'envoi : « ...Je vous prie de croire à ma sympathie très vive et très profonde pour tout ce qui est entrepris pour maintenir bien vivant le souvenir de la Résistance du Vercors ».

EN 1938, DANS L'OCEAN INDIEN...



En ce temps-là, le Concorde n'existait pas... Marseille-Majunga-Côte ouest de Madagascar, à dix mille kilomètres de la capitale phocéenne, je l'ai fait en cargo, à l'époque de la mousson. Vingt-huit jours de mer.

Caméraman News, habitué aux déplacements rapides, je reçois un coup de téléphone de Paris : « Etes-vous libre ? » « Bien sûr ». Trois jours après, le demandeur, son épouse et moi, nous embarquons à Marseille à bord d'un cargo mixte pour un long voyage qui va durer six mois.

Nous disposons d'une cabine distincte, à bord de la « Ville de Paris », appartenant à la Compagnie Havraise de Navigation. Il y a là d'autres passagers. En passant à Suez, je suis invité à dîner au Casino. Derrière moi, un boy, qui ne cesse de m'éventer en chassant les mouches, en me facilitant la prise de mes couverts, à seule fin de m'éviter la fatigue. Quel casse-pied ! Le repas terminé, distraction d'usage. Un couple de danseurs allemands va évoluer sur la piste. Elle, en longue robe blanche de soirée, lui impeccable dans un habit qui le moule, et les voilà gesticulant dans une rumba endiablée. Les statiques, les hommes du coin, les yeux leur sortant des orbites, tant ils doivent désirer cette danseuse voluptueuse et sensuelle.

Revenons en arrière. Après cinq jours de mer, nous atteignons Port-Saïd. A l'entrée du canal long de 163 kilomètres, est érigée la statue de l'homme du Canal, Ferdinand de Lesseps. A notre droite la rive égyptienne, à gauche le désert du Sinaï. Près d'El-Kantara subsistent encore les vestiges de la dernière guerre, là où les Allemands étaient parvenus, en vue de traverser le canal et de pénétrer en Egypte, alliés des Anglais... Cela a bien changé depuis. En pénétrant dans le canal, avant que notre cargo soit pris en main par un pilote de la Compagnie (exclusif) auquel doit être confié pour le passage tout bâtiment, l'arbre de notre cargo se rompt. Hélices stoppées, nous voilà immobilisés. Nous devons donc attendre le passage d'un autre cargo de la Compagnie Havraise, puisque nous voyageons gratuitement. Seuls les autres passagers seront transportés sur un transatlantique de passage.

Au cours de cet intermède, nous nous livrons à diverses distractions. Pêche aux requins, qui

pullulent, avec pour appât une manche de chemise très blanche. Remontés sur le pont, des enfants de requins — 2 mètres de long — sont matraqués jusqu'à ce que mort s'ensuive par les matelots-pêcheurs ivres de joie, tant les requins sont leurs ennemis nés. Puis on descend une barque hors de la course. Nous montons à plusieurs dedans et nous allons cueillir des branches de corail. Un jour, je prenais un bain dans le canal. Un homme, depuis le bord, me fait signe — attention aux requins — je ne me le fais pas dire deux fois et je regagne le bord rapidement. Je vais, pour me dégourdir les jambes faire un peu de footing. Il fait le long du canal une chaleur torride ; pour habillement un maillot de bain. Les jardiniers indigènes arrosent au jet les massifs de fleurs. Je leur demande de m'asperger, ils s'exécutent. Que cela fait du bien !...

Un cargo de la Havraise vient enfin nous dépanner et nous prend à bord afin que nous puissions poursuivre notre périple.

Mon compagnon et son épouse (qu'était-elle venue faire, celle-là, dans cette galère) obtiennent un cabine d'officier. Mais il n'y en a pas d'autre, et, pour me loger, on fabrique une caisse en bois à mes dimensions, en somme un costume sur mesure qui va me servir de lit... et c'est dans cet habitacle que je passerai mes nuits, à la belle étoile, relégué dans un coin du pont...

Le 5 août, nous sommes à Suez. Ensuite, nous croisons au large de Djibouti. A cette époque, le quai actuel n'existait pas, on déchargeait au large, on emplissait la chambre froide de glace transportée depuis la berge vers le cargo.

Le « Katori-Maru », un superbe paquebot japonais, nous croise au large. Notre cargo transporte du matériel divers destiné à être débarqué à Djibouti dans des chaloupes. Nous montons dans l'une d'elles et nous allons visiter la ville « au palmier en zinc ». Dans un bistrot, nous nous régalons d'un breuvage, puis une visite aux cases somaliennes, en plein désert. Quelle chaleur !

Nous réembarquons en direction de Majunga. Après la Mer Rouge, qui n'est pas plus rouge que la Seine, nous entrons dans l'Océan Indien. Nous nous trouvons en pleine période de la mousson. Avec le vent du désert, la température est intenable : lorsque l'on ne s'est pas trouvé

en Mer Rouge à cette époque, nul ne peut s'imaginer ce que c'est. Une mer démontée jour et nuit. A bord, tout craque, la vaisselle se promène dans la salle à manger, les cuistots se battent avec les casseroles. Lors d'un repas, le boy apporte sur un plat un ragoût de mouton. Notre cargo penche dangereusement de bâbord à tribord, le plat lui échappe des mains et le ragoût de mouton va ravitailler le plancher. Je suis terriblement « sonné » à cause du mal de mer qui ne me lâche pas. Notre cargo est un ancien de la marine anglaise. Toutes les canalisations apportent de l'eau de mer et elles sont tellement bien disposées qu'elles passent par la chaufferie et il est impossible de se doucher tant le liquide est brûlant.

Une fois, par grand vent, alors que nous nous promenions sur le pont, le casque de mon compagnon s'envole. C'est une obligation courante, dans ces régions, de ne pas quitter ce genre de couvre-chef. Ni l'un, ni l'autre ne disposions des quarante francs nécessaires pour s'en procurer un de remplacement à la cambuse, c'est ainsi que par la suite nous allions prendre l'air chacun à notre tour.

Ah ! Ces gens du cinéma, ces caméramans, ils en ont de la chance, de voyager !...

Le 20 août au matin, nous apercevions les palmiers de Majunga. Nous allions terminer notre programme de prises de vues au travers de l'île de Madagascar, puis ce serait la Chanson du Manioc, comment on soigne la lèpre, puis, plus loin, dans l'île de la Réunion, au pays du rhum blanc.

Majunga, la Ville des Fleurs, parfums divers, le Ylan-Ylan. Qui ne connaît pas son baobab qui n'a plus d'âge. La circonférence de son tronc fait plus de vingt-cinq mètres. Descendus à quai sur une chaloupe venue nous prendre à bord, nous comptons nos bagages : il est nécessaire de prendre des précautions. Mon compagnon prend contact avec l'agent de Fiat. Celui-ci qui doit livrer une de ses voitures à Tananarive, veut bien nous la confier et je vais la conduire dans la capitale de l'île. Nous couchons à Majunga, et au matin, nous prenons la route de Tananarive. Trois cents kilomètres à parcourir dans notre petite six chevaux.

Première étape, Maroway, une cabane perdue dans la forêt tropicale, endroit baptisé le tombeau des Européens, tant le climat est malsain... Humidité, innombrables moustiques, araignées géantes, etc.

Nous repartons, le déjeuner se situe à l'étape 203 (indication sur la borne). Nous sommes chez Bourjaillat, un ancien de la conquête, marié avec une malgache, aux innombrables progénitures qui traînent avec les cochons. Il a monté un petit hôtel-restaurant, il restera là pour terminer ses jours. Beau parleur, il a toujours une histoire à raconter : « Ah ! de mon temps ! » Il connaît tout le monde dans l'île et cela ne manque pas d'histoires de combats dont la majeure partie n'ont certainement pas eu lieu, mais il semble tellement satisfait de ses exploits, que pour un peu on y croirait. Ou bien l'on finit par y croire ; c'est tellement bien raconté du reste. Tous les men-

songes sont vrais et ne sommes-nous pas au pays du fétichisme !

La route n'est pas tellement désagréable à parcourir. C'est le mois d'août et nous sommes en hiver. Nous traversons de petits villages. De petits porcs tout noirs sont affalés au milieu de la route, ils ne jugent pas nécessaire de changer de place et les roues de la Fiat, sans que je cherche à les détourner, passent sur eux, au grand rire amusé des spectateurs.

A la tombée de la nuit, nous pénétrons dans Tananarive. Nous logeons à l'hôtel Fumalori, rendez-vous de toute la gentry européenne. Du reste, il n'y a pas le choix, c'est l'endroit le plus ultra. C'est cela ou la paillotte. Je vais immédiatement me promener, curieux de découvrir cette ville où les « pousse » transportent leurs clients au travers des rues. Tout le monde porte le casque. Il y a là les beautés de la race Houve aux corps élancés. On parle le français comme si on chantait. Seul au clair de lune, au travers des flancs de la Colline Royale, je découvre la sérénité et les délices embaumés de cette ville tellement féminine...

Chaque vendredi se tient un important marché dans le centre de Tananarive. On y vend de tout, sans exception. J'avise un étalage de fruits ; je demande une tranche d'ananas, on m'en remet un tout entier. « Combien ? » « Cinq sous ». Je mords à pleine dents dans ce fruit délicieux qui vient d'être cueilli.

Je rencontre un Français, caméraman auprès du Gouvernement Général. Il est venu de France avec sa femme, mais celle-ci, ayant trouvé plus « rentable » sur place, l'a abandonné. Il refait sa vie avec une petite malgache charmante, peintre-sculpteur-musicienne, enfin tout ce qu'il faut pour que cérébralement, il soit possédé. Elle est la fille d'un professeur de français au lycée de Tananarive. Mademoiselle la musicienne m'invite plusieurs fois à leur table. Délicieuse maîtresse de maison, assistée d'un boy qui prépare les repas mais... refuse absolument de faire la vaisselle.

Nous nous rendons à l'aérodrome de Tananarive où nous faisons en survol des prises de vues avec Assolant et Lefèvre, les héros de la traversée de l'Atlantique Nord.

Pour les besoins de notre film, nous nous rendons au lac Itasy. Au dire des croyances malgaches, ce lac est infesté de crocodiles qu'il est interdit de chasser, car, paraît-il, ce sont les âmes des ancêtres qui se sont transformées en croco.

Nous avons découvert au bord de la route un petit ménage de Français qui habite un petit pavillon. Lui est ingénieur agronome. Jeune ménage venu de France, perdu là au milieu de la forêt, loin de tout et des infects crocodiles. Bien que ne nous connaissant nullement, ils nous invitent à déjeuner. Un poulet est vite attrapé et il va profiter de la réception...

Ils nous racontent des fantaisies de croco qui, parfois, la nuit, viennent se repaître des légumes du jardin, bien que celui-ci soit entouré de hauts bambous ; il est naturellement préférable de ne pas venir rêver aux étoiles.

Nous reprenons la route vers le sud. Là se promènent ou picorent d'innombrables bandes de petits oiseaux multicolores, surtout des perruches. Un Eden pour ceux qui passent.

Je vais moi aussi participer à une chasse au crocodile. Nous venions de terminer des prises de vues dans une plantation de manioc, utilisé pour fabriquer le tapioca. Le directeur, qui devait terminer son temps, me propose de le remplacer. Je ne suis pas client ; c'est toujours dans de telles circonstances que l'on se voit offrir une situation ! Les salaires d'un ouvrier malgache sont de quarante sous sous deux francs plus un kilo de riz. Faute d'accepter son remplacement, le directeur et trois de ses amis m'offrent une partie de chasse. Deux malgaches pour payeurs, nous traversons un lac très important, puis nous poursuivons dans les méandres d'un petit cours d'eau. Le silence est recommandé ; les Malgaches entrent leurs pagaies bien à la verticale dans l'eau ; nous glissons silencieusement sous les voûtes de végétation où la lumière fait penser aux lueurs d'un crépuscule argenté.

Et puis voilà les crocodiles qui se dorment au soleil. Au tic-tac de mon appareil, ils se précipitent dans l'eau tout près de nous. La rivière fait quatre mètres de large, pas plus, et les sauriens ont deux, trois ou quatre mètres de long. Leurs chutes provoquent de belles gerbes verticales. Un tireur peut faire « mouche » quelquefois : il faut que la balle pénètre dans l'œil.

Eh bien, cette fois, c'est arrivé ! Nous accostons pour charger notre victime à bord. Nous mettons pied à terre, mais la pirogue, non retenue, dérive et il faut qu'un payeur, sans hésiter un instant, plonge pour aller la rechercher. Il y a encore des crocos partout le long des talus formant berges. Telle est Madagascar et dans la rivière Betsiboka, combien de femmes des villages bordant la rivière, le soir en allant puiser de l'eau, ont été emportées. Les chiens, plus malins, se rassemblent en groupe pour traverser un « alloyau ». Ils viennent japper quand ils sentent qu'il y a du croco, puis remontent le cours d'eau en bande et ils vont traverser plus haut. A malin, malin et demi.

Notre prise se trouvant maintenant en sécurité, nous reprenons, en sens inverse, le chemin liquide qui va nous conduire au village. Notre retour représente la fête. La graisse du croco sera utilisée comme cosmétique par les beautés du village et quand au parfum... chacun son goût. Quant à la peau du ventre, elle sera tannée et je la recevrai à mon domicile comme souvenir d'une partie de chasse. Transformée en fauteuil genre malgache, elle trouvera sa place dans mon bureau.

Le voyage va se poursuivre pour nous conduire dans l'île de la Réunion. Embarquant à Tamatave, sur la côte est. A Majunga où nous avons débarqué se trouvent des artisans de souche indienne : pierres, bijoux en filigrane. A Tamatave ce sont des Chinois. Vous pouvez vous rendre à leur boutique à deux heures du matin, ils vous vendront pour deux sous de pétrole, ou autres ingrédients. La boutique reste ouverte toute la nuit et ils ont des spécialités. Une boîte d'allumettes peut par exemple en devenir deux. Comment ? Eh bien ! avec une lame de rasoir, ils tranchent les allumettes par le milieu dans le sens de la longueur. Ils peuvent aussi percer

une bouteille de champagne par le fond, et remplacer le liquide manquant par un breuvage sans définition. Cela peut sembler surprenant à distance, mais c'est avec de telles méthodes étudiées que l'on fait fortune. Il faut seulement y penser, mais peut-être aussi être natif du pays des chrysanthèmes...

En gare de Tananarive, nous prenons la micheline, nous montons très haut dans la forêt malgache, puis nous redescendons dans la plaine... Hautes fougères arborescentes, bananiers, eucalyptus, et puis, au bord de mer, Tamatave la Chinoise. Ses pousses, tirés par des boys qui, la nuit, sont à la recherche des clients en mal de trouver la fumerie d'opium. Ville de débauche à ne pas conseiller aux jeunes ingénieurs frais émoulus, surtout jeunes mariés. L'habitude se prend très rapidement. On va s'étendre sur le bas-flanc recouvert de tapis moelleux, la Chinoise prépare la pipe au long tuyau, la boule d'opium grésille au-dessus de la petite flamme, on prend la pipe, on aspire longuement, on oublie tout... Une pipe, plusieurs pipes, c'est comme ça qu'on devient opiomane. On sort de la fumerie, le boy vous a attendu patiemment, quel que soit le temps. Il prend position dans les brancards pour vous conduire là où ailleurs, peu lui importe. Le temps pour lui ne compte pas, on a toujours le temps d'avoir le temps...

Notre hôtel est au bord de la mer. La grande salle du premier étage sert de chambre à coucher ; elle est collective. Les endroits où l'on va dormir ne sont séparés que par des toiles tendues en guise de séparations. Nous restons seulement quelques jours dans ce « palace » aux multiples courants d'air. Puis nous embarquons sur notre cargo, qui a fait le tour de l'île pour rejoindre Tamatave.

La première escale pour charger le matériel destiné à la Réunion est Mananjary. Pas de quai pour accoster. On nous enfourne dans un grand filet transporté par la grue du bord et nous sommes déposés dans une barque qui va affronter la « barre ». Il n'y a pas beaucoup d'habitations, mais il y a un bureau de poste. Personne au guichet. Je suis découragé. Toujours sans nouvelles, j'espérais y trouver du courrier venant de France.

Deuxième escale : Farafanga, et puis la mer. Après une trentaine d'heures de traversée, nous entrons dans le port de la Pointe des Galets vers le 15 septembre. Quels prodiges doit réaliser le capitaine pour ranger son bateau à quai.

Ces dames de l'île se baignent dans leur chemise. Pas de maillot de bain, ce serait indécent.

La voie ferrée : un petit train à voie unique traverse l'île. Eclairé avec des bougies pour traverser les tunnels, et ils sont nombreux.

Il y a dans la chambre de l'hôtel où nous allons prendre place un lit qui ne possède qu'un seul drap couvrant un matelas bourré de feuilles de bananier. Pas de glace pour se raser, la vitre doit suffire. Le grand maître de ces lieux enchanteurs sommeille au milieu du jardin, assis en travers d'une chaise. Il m'emmène avec lui tondre la salade. On ne cueille pas la salade dans l'île, on la coupe, après l'avoir laissé monter d'environ soixante centimètres. Il n'est pas né-

cessaire de se baisser pour faire sa provision, pourquoi se fatiguer inutilement. C'est un pays au farniente absolu. Par exemple si vous désirez un café, on vous le sert mais la servante attend le règlement pour se rendre chez le Chinois et revenir avec le sucre qu'elle met dans le café déjà sur table depuis un bout de temps. Si vous voulez déguster un café chaud, il faut aller ailleurs ! Et pourtant, nous nous trouvons dans la capitale de l'île. Le modernisme a été apporté par les exilés en... 1789. Et rien n'a changé depuis, même dans les classes dirigeantes. Car il existe des fortunes importantes : le rhum, toujours le rhum. Sur les ordres de la C.G.T., la semaine de travail se compose de trois jours. Les notables ont conservé toutes les habitudes et coutumes des temps révolus.

Nous enregistrons des vues dans une rhumerie. L'air y est conditionné par une vapeur ambiante très poisseuse, provoquée par le malaxage de la canne à sucre. J'en ai le gosier desséché. On a l'impression de respirer de la colle. Dehors, ce sont les plantations, travail à la machette pour les coupeurs, du matin au soir, sous un soleil torride.

Je suis invité à dîner dans une très riche famille de planteurs. Même en une telle circonstance, ces hôtes de la très haute société s'entretiennent à table en langue créole, ce qui est loin de faciliter la conversation. Tout d'abord, la domestique apporte un grand plat de riz au pilaf. Comme je le vois faire par mes hôtes, je plonge deux doigts dans le monticule blanc, je forme tant bien que mal une petite boule de riz et comme ici c'est la mode, je présume qu'il ne faut pas être en retard sur son siècle. D'autres plats suivent, et cette fois on a le droit de se servir des couverts. De fortes rasades de rhum blanc pour se désaltérer, il faut passer par là, sous peine d'être considéré comme un arriéré. Le rhum, matière première de l'île en faveur des élections : deux sous le verre.

Une « tique » a pris position dans mon pied. C'est un sale petit animal très dangereux que l'on attrape d'habitude en marchant pieds nus sur le pont du cargo. Il y en a énormément en Afrique Orientale. La bonne de l'hôtel, spécialiste de ce genre d'extraction s'arme d'une lame de rasoir, ouvre l'endroit désigné et libère la tique. Pas d'application de teinture d'iode, ce n'est pas la peine !

J'ai eu à enregistrer des vues aériennes. Notre appareil plafonnait dès qu'il atteignait huit cents mètres. Nous devons survoler le Piton des Neiges... qui n'en avait jamais vues. Le pilote connaissant parfaitement ce genre de survol, savait comment s'y prendre pour atteindre le sommet. Monter progressivement en nombreuses spirales. Les bouts des ailes frôlaient les parois de rocher. Je refuse une cigarette, trop attentionné, dans l'attente d'une malencontreuse rencontre. Enfin au sommet, on découvre tout le périmètre de l'île.

En revenant à terre — il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas — je suis invité au wishy par un planteur habitant la Guadeloupe et que j'avais connu à Paris à l'Exposition Coloniale...

A travers l'île, nous continuons notre film.

Nous croisons un car. Celui-ci, comme beaucoup d'autres porte un nom évocateur : Vénus, Bel Amour... Nous allons quitter la Réunion, c'en est fait des délices de l'île enchantée !

En mer, direction Tamatave.

A nouveau notre ancien hôtel, chambres séparées par les toiles ; la fumerie d'opium, les pous-ses, les filles d'ingénieurs et leurs fantasmes. Il ne me reste plus qu'à aller passer quelques jours dans un village de lépreux, dirigé par les charmantes dames de la Croix-Rouge Suédoise. Bien dévouées, ces volontaires bénévoles !

Puis Tamatave-Majunga par le car. Citroën 12 CV, tout blanc de peinture.

Majunga. De nouveaux passagers, avec lesquels les contacts amicaux ne tardent pas à s'établir. On casse la croûte dans un bistrot du port. Devant nous une superbe langouste, arrosée d'un Bordeaux non moins délicieux.

A bord, je suis gratifié d'une cabine. Le commissaire de bord est un type extraordinaire. Il ne faut pas avoir la prétention de lui en remontrer, on ne gagne jamais avec lui. Tous les passagers sont ravis de sa société pour ce retour qui sera sensiblement plus long à cause du détour par Nossi-Bé pour prendre un chargement.

Les artisans de l'île sont des indigènes qui taillent dans les bois les plus durs de petites embarcations. Le seul outil utilisé est un couteau et ils figent avec un morceau de verre. Ces petites merveilles mesurent de dix à quatre-vingts centimètres et ils se rendent à bord pour liquider leur travail. Le coût : 2 francs, c'est à ne pas y croire. Il y a là de petites barques à balancier, comme celles qui servent à distribuer le courrier sur la côte est.

Je profite de ce passage et de l'arrêt pour aller à la pêche dans une pirogue conduite par un indigène. Dans l'Océan Indien, on voit le fond comme s'il était à quelques mètres seulement, tellement l'eau est transparente.

Ne plus dépendre du temps, qui passe tellement rapidement. Plus d'horaires imposés. Sommeils de seize heures. Parties de tennis sur le pont du cargo. Ma partenaire est la jeune mariée qui à l'hôtel de Tananarive a fait beaucoup de bruit dans sa chambre contiguë à la mienne. Sans doute culture physique ?

Lors de notre escale à Djibouti, il m'aurait été agréable de prendre contact avec Henry de Monfreid. Je me rends à Obock, là où il habitait, mais pour apprendre qu'il se trouvait à Lyon, donnant une conférence à la salle Rameau !

Port-Saïd. On peut trouver, grâce aux petits indigènes qui vous les proposent, une noire, une Russe, une blanche, une girafe (?). Je me contente d'acheter un peu de linge chez Barouch...

Nous passons entre Sicile et Corse, et voilà le littoral français.

Sur les quais, les lumières scintillent.

Onze novembre en rade. Le beau voyage est terminé.

Georges Coutable.

Ces annonceurs nous aident . . .
soyez leurs clients



L'AUBERGE DES MONTAUDS

M. et Mme Pierre MAGNAT

BOIS-BARBU

38250 VILLARD-DE-LANS ☎ (76) 95-17-25

AGENCE ANDRÉOLÉTY

32, avenue Alsace-Lorraine

38000 GRENOBLE Tél. : 47-11-36

HOTEL SOLEIL LEVANT

Mme CATTOZ

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. (76) 95-17-15

Jean BEAUDOINGT

ELECTRICITÉ EN BATIMENT

Le Mas des Bernards - 38250 VILLARD-DE-LANS
 Tél. : 95-12-15

René BELLE

PEINTURE - VITRERIE - SOLS

Tél. : 95-17-29 Avenue de Saint-Nizier
 38250 VILLARD-DE-LANS

HOTEL - PIZZERIA la crémaillère
M. & M^{me} APPOLINAIRE

Dépôt pain de campagne cuit au bois
 38250 VILLARD-DE-LANS Tél. 95-14-66

RESTAURANT LE BACHA

M. et Mme Jean-Pierre DEPETRO

Place de la Libération

38250 VILLARD-DE-LANS ☎ (76) 95-15-24

André RAVIX

Chaussures

38250 VILLARD-DE-LANS

Tél. : 95-11-25

J.-P. MAZZOLENI

Boucherie

Place de la Libération

Tél. 95-10-16 38250 VILLARD-DE-LANS

BRUN et PELISSIER

Régie d'Immeubles

12, avenue Alsace-Lorraine

Tél. (76) 87-18-62 38000 GRENOBLE

M. et Mme S. Girard-Blanc

HOTEL - RESTAURANT LA PÉLISSIÈRE

Avenue Carnot

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. 95-11-11

LE CLOS MARGOT

Maison d'enfants à caractère sanitaire

Direction : **M. et Mme DEGACHES Jean**

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. : 95-10-52

Mieux habillé pour MOINS CHER

par les magasins « **FEU VERT** »

14. rue Mathieu-de-la-Drôme

12, côte Jacquemart

ROMANS

Entreprise de
MAÇONNERIE et TRAVAUX PUBLICS
D. PESENTI « La Résidence »
38250 VILLARD-DE-LANS Tél. : 95-17-41

HOTEL « LES BRUYÈRES »

Direction M. TROUSSIER

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. (76) 95.11.83

VÊTEMENTS HOMMES ET JEUNES GENS

MAISON DU PROGRÈS

ROMANS

Pharmacie J.-F. COTTE

13, place de la Libération

38250 VILLARD-DE-LANS Tél. : 95-11-95

**Pour tous vos travaux de Peintures,
Laques, Vernis, Papiers Peints,**

voyez **alpev**

23, cours Bonnevaux - 26100 ROMANS

Par la vente directe du Fabricant à l'Utilisateur
vous bénéficierez de Prix Exceptionnels

FINET-SPORT

VÊTEMENTS DE SPORTS

5, rue Félix-Poulat

38000 GRENOBLE Tél. : 87-02-71

GÉRANCES
Transactions immobilières

65, avenue Victor-Hugo

26000 VALENCE

Tél. : 44-12-29

Marcel COULET

Directeur

S. A.

**Transports
BOUCHET**

1 et 3, route de Lyon

38120 SAINT-ÉGRÈVE

Imprimerie

NOUVELLE

Jean Blanchard

26000 VALENCE

47, av. Félix-Faure

Tél. (75) 43-00-81

TRAVAUX PUBLICS

V.R.D. GÉNIE CIVIL
CANALISATIONS SOUTERRAINES
G.D.F. - P.T.T. - E.D.F.



Constructions industrialisées
Marque déposée

ENTREPRISE J. BIANI

Quartier Revol
26540 MOURS-SAINT-EUSÈBE

Correspondance : Boîte Postale 25
26100 ROMANS

HOTEL 2000

*** NN Georges FERREYRE

détente	télévision
bar - salons - jardin	ascenseurs
chambres avec	garage
téléphone et bar	parking

Avenue de Valence - R.N. 92

26000 VALENCE - Tél. (75) 43-73-01

accessoires auto

COMPTOIR INDUSTRIEL DAUPHINOIS

Boulevard Gignier - 26100 ROMANS
Tél. : 02-32-65

Réparations Machines Agricoles - Serrurerie - Ferronnerie

Jacques BOUVIER

" Les Vieres " - 38250 VILLARD-DE-LANS - Tél. 95 04 00



villard de LANS

cœur du Vercors

station de sports d'hiver classée
station de tourisme
station climatique classée

HAUT-LIEU DE LA RÉSISTANCE

LES SOUVENIRS ÉMOUVANTS
D'UNE FILLETTE DE DIX ANS...

" RESCAPÉE DE VASSIEUX EN VERGORS "

par Lucette MARTIN-DE LUCA

Les Geymonds - BP 50 - 38250 Villard-de-Lans

DROGUERIE R. MICHALLET
Place des Cosmonautes Tél. : 56-51-31
34280 LA GRANDE MOTTE

Maison DOENIAS
Lingerie - Bonnetterie
Bas - Chaussettes
31, côte Jacquemart 26100 ROMANS

PLOMBERIE - ZINGUERIE - CHAUFFAGE
SANITAIRE - COUVERTURE - QUINCAILLERIE

Joseph TORRÈS

Place des Martyrs - 38250 VILLARD-DE-LANS
Tél. : 95-15-35

SELLES ANGLAISES
WESTERN et MEXICAINE
HARNACHEMENTS

BACHES et STORES

Locations

établissements

TARAVELLO

Rue des Charmilles

26100 ROMANS

Tél. : (75) 02-29-01

Caisse d'Épargne
DE ROMANS
ET BOURG-DE-PÉAGE



Guy BERTRAND

AGRÉÉ EN ARCHITECTURE - MAITRE D'ŒUVRE

" Croix Liorin " - 38250 CORRENÇON-EN-VERCORS

TÉL. 95 14 19

RESTAURANT DU SAPIN - Chambres

René BEGUIN

26190 BOUVANTE-LE-BAS

(75) 45-57-63

MATHERON

ENTREPRISE d'ÉLECTRICITÉ

38250 VILLARD-DE-LANS

Tél. : 95-15-41

LE COL VERT

Bleu de Sassenage
Fourmes - Emmenthal

toute la nature du Vercors
en un seul fromage
pâte persillée, douce et onctueuse

VILLARD-DE-LANS

Tél. : 95-11-13 et 95-17-80

EXCURSIONS - TOURISME

AUTOCARS "LES RAPID'BLEUS"

26100 ROMANS

Tél. (75) 02-75-11

VILLARD-DE-LANS
Au Vieux Chandron
SALON DE THE
CRÊPERIE
GRILLE
Chez TONY

Spécialités sur commande
Repas d'affaires
Grillades au feu de bois
ETE - Repas en terrasse
Tél. 95 15 81

TONY - MAITRE-ROTISSSEUR

Sté CHARTIER, CHAPUS & C^{ie}

Charcuterie

Salaisons

Jambons

Saucissons

ROJAN

Siège :

3, rue de la Liberté

26100 ROMANS

Tél. (75) 02 27 23

Ets COLLAVET

VINS - BIÈRES ET LIMONADES

38250 LANS-EN-VERCORS

R.C. Grenoble 06301152

Tél. 95-40-12

CONSEIL D'ADMINISTRATION 1980

MEMBRES ÉLUS

Gilbert FRANÇOIS	Route de La Balme, 38640 Claix
Louis BOUCHIER	6, rue Victor-Boiron, 26100 Romans
Marin DENTELLA	36, bd Maréchal-Foch, 38000 Grenoble
Camille GAILLARD	« Le Rivisère », rue de Dunkerque, 26300 Bourg-de-Péage
Gaston BUCHHOLTZER	36, av. Louis-Armand, Seyssins, 38170 Seyssinet-Pariset
Honoré CLOITRE	H.P.D., 38120 Saint-Egrève
Gustave LAMBERT	24, rue de Stalingrad, 38100 Grenoble
Abel BENMATI	6, rue Lt-Col.-Trocarn, 38000 Grenoble
Anthelme CROIBIER-MUSCAT	5, square La Bruyère, 38100 Grenoble
Georges RAVINET	54, rue Diderot, 38000 Grenoble

MEMBRES DE DROIT

Présidents de Sections

AUTRANS : Maurice REPELLIN Les Gaillards, 38880 Autrans	
GRENOBLE : Henri COCAT 5, rue Cdt-Debelle, 38000 Grenoble	
LYON : Pierre RANGHEARD 22, rue Pierre-Bonnaud, 69003 Lyon	
MEAUDRE : Georges BUISSON La Verne, 38112 Méaudre	
MENS : Raymond PUPIN Saint-Baudille et Pipet, 38710 Mens	
MONESTIER-DE-CLERMONT : Gustave LOMBARD 38650 Monestier-de-Clermont	
MONTPELLIER : Henri VALETTE Le Mail 3, 42, av. St-Lazare 34000 Montpellier	
PARIS : Louis ROSE 2, rue Marbeau, 92210 Saint-Cloud	
PONT-EN-ROYANS : Louis FRANÇOIS Le Petit Clos, 38680 Pont-en-Royans	
ROMANS : Louis BOUCHIER 6, rue Victor-Boiron, 26100 Romans	
SAINT-JEAN-EN-ROYANS : Aimé GUILLET Mairie, 26190 Saint-Jean-en-Royans	
SAINT-NIZIER : GIRARD Saint-Nizier, 38250 Villard-de-Lans	
VALENCE : Marcel MANOURY 89, av. du Grand-Charran, 26000 Valence	
VASSIEUX-LA-CHAPELLE : Albert JARRAND 26420 La Chapelle-en-Vercors	
VILLARD-DE-LANS : Tony GERVAISONI Au Vieux Chaudron, 38250 Villard-de-Lans	
SECTION BEN : Colonel Pierre LAURENT 71, place Jacquemart, 26100 Romans	

Délégués de Sections

AUTRANS : Paul BARNIER 38880 Autrans	
GRENOBLE : Pierre BELLOT 49, rue Gal-Ferrié, Bt D, 38100 Grenoble	
LYON :	
MEAUDRE :	
MENS : Albert DARIER 4, rue Marcel-Porte, 38100 Grenoble	
MONESTIER-DE-CLERMONT : Pierre ATHENOUX Roissard, 38650 Monestier-de-Clermont	
MONTPELLIER :	
PARIS : Dr Henri VICTOR 138, rue de Courcelles, 75017 Paris	
PONT-EN-ROYANS : Ernest MUCEL Plombier, 38680 Pont-en-Royans	
ROMANS : Fernand ROSSETTI Rue Premier, 26100 Romans	
SAINT-JEAN-EN-ROYANS : Fernand DREVETON Bédard, 26190 Saint-Jean-en-Royans	
SAINT-NIZIER :	
VALENCE : Jean BLANCHARD 1, rue Mathieu-de-la-Drôme, 26000 Valence	
VASSIEUX-LA-CHAPELLE :	
VILLARD-DE-LANS : Louis SEBASTIANI La Conterrie, 38250 Villard-de-Lans	
SECTION BEN : Lucien DASPRES 42, boulevard Maréchal-Foch, 38000 Grenoble	

BUREAU NATIONAL

Président national	: Georges RAVINET
Vice-présidents nationaux	: Louis BOUCHIER - Marin DENTELLA - Louis ROSE
Secrétariat	: Albert DARIER - A. CROIBIER-MUSCAT
Trésorier national	: Gilbert FRANÇOIS - Adjoint : Henri COCAT
Membre	: Abel BENMATI
Chancellerie	: Gaston BUCHHOLTZER

